

En cliquant sur n'importe quelle des rubriques du "Sommaire" vous accédez directement à la section désirée -
il se peut que certains numéros de page soient approximatifs.
Vous avez aussi accès à un bouton "Sommaire" sur tous les bas de page pour revenir directement au sommaire

Sommaire de la revue du CEP N° 2

Vision scientifique ou vision biblique du monde ?	Dominique Tassot	2
La datation des ères géologiques remise en question (2)	Marie-Claire van Oosterwyck-Gastuche	9
L'humilité du scientifique	Jacques de Beausoleil	20
Etre prêtre-ouvrier (2ème partie)	Abbé Jean Boyer	30
DIVERS	La croix du Signal	39
La mort clinique de Jésus sur la Croix Considérations médicales	Dr Jean-Maurice CLERCQ	40
L'Historicité du Livre	de Daniel Dom Jean de Monléon O.S.B.	54
Divers Le troisième millénaire... ou le septième ?	Maurice Conat	61
Cerveille de moineau	Werner Gitt	62
Courrier des lecteurs		70
La grande horloge	Carl Christaki	71

Vision scientifique ou vision biblique du monde ? Dominique Tassot

Résumé : Consciemment ou non, toute pensée se conçoit et s'exprime sur la trame préexistante d'une vision du monde. Cette dernière, par définition, englobe tout. La vision occidentale du monde, à l'origine de la science moderne, restait d'inspiration biblique ; cette vision englobait la science et en fixait le sens. Peu à peu, une vision "scientifique" du monde a pris la place, érigeant en absolu des théories toutes humaines, donc faillibles. Comment dès lors retrouver le chemin du Sens ?... On ne fera pas l'économie d'un vaste remaniement intellectuel, analogue à une conversion.

Tout mot écrit se comprend dans un contexte ; toute parole reçoit son sens exact du discours qui l'englobe ; toute pensée se réfère à une vision du monde.

Durant des siècles, les êtres qui nous entourent ont été perçus et compris comme autant de créatures divines ; l'univers lui-même était représenté comme "la Création", matérielle et spirituelle à la fois, laissant toujours deviner, derrière chaque situation, une intention supérieure. La science occidentale, avec sa recherche de lois universelles, est née de cette vision des choses : pas de loi sans législateur !... Et d'un Créateur aimant on attendait un Cosmos harmonieux et ordonné, réglé justement par la fin ultime posée dès l'orée des temps.

Joseph Needham, le grand connaisseur des sciences et techniques de la Chine ancienne, a noté combien cette vision du cosmos apporte à la pensée. Obnubilés par les variations perpétuelles des êtres, les Chinois n'ont pas conçu l'idée de lois normatives : le diagnostic du médecin chinois oscille en permanence entre deux extrêmes -chaud ou froid, sec ou humide, actif ou passif, etc...- il ignore les valeurs moyennes qui nous servent de référence pour l'analyse biologique.

Cette limitation de leur pensée n'empêche pas les chinois d'être de bons médecins : la médecine est un art, et le balancement entre le yin et le yang rend peut-être plus attentif au cas particulier de chaque malade... Mais la science moderne, issue de l'occident chrétien procède par affirmations générales et quantifiées : Dieu n'a-t-il pas "*tout réglé avec mesure, nombre et poids*"(Sagesse 11 : 21) ?...

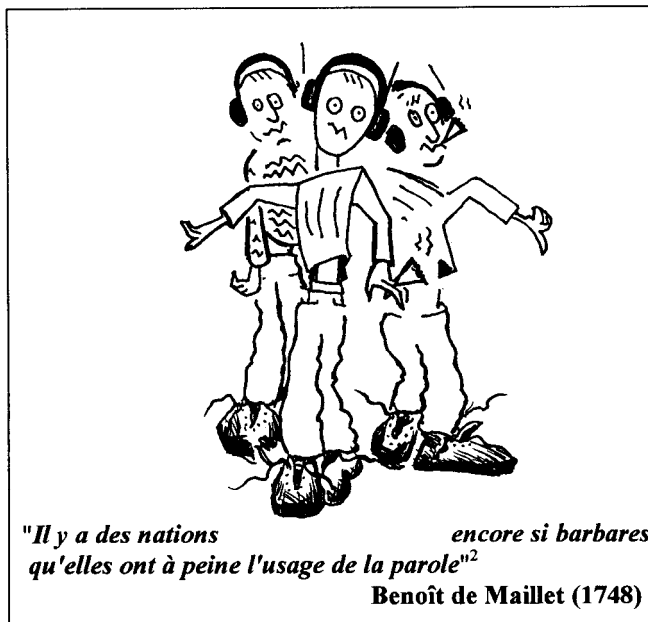
Il n'y a, dans cette vision biblique du monde, aucune entrave à l'éclosion ni au progrès de la science moderne. La plupart - pour ne pas dire : les plus grands- de ses fondateurs furent habités par le sentiment d'une présence divine au sein des phénomènes qu'ils mathématisaient. Képler, Pascal, Newton, Euler ou Ampère croyaient profondément en Dieu Créateur. Descartes écrivait à Mersenne : "*C'est Dieu qui a établi ces lois en la nature, ainsi qu'un roi établit des lois en son royaume*"¹ . Et Képler : "*La géométrie est co-éternelle avec l'esprit de Dieu... Elle fut implantée dans l'homme en même temps que la ressemblance de Dieu*". Newton impressionnait ses contemporains par la lenteur et la gravité avec lesquelles il faisait le signe de croix. Tous ces savants baignaient dans une vision biblique du monde.

Et pourtant, graduellement, mais surtout depuis le dix-huitième siècle, cette même science moderne a secrété sa propre vision du monde, celle qui nous domine aujourd'hui. Comme on presse les savants de répondre à la question des origines, ils multiplient les disciplines. S'agit-il de l'origine de l'homme ? Surgit la préhistoire. S'agit-il de l'origine de l'univers ? Se présente la cosmologie. Or une "pré-histoire" n'a de sens, en tant que discipline coupée de l'histoire, qu'à partir du moment où l'historicité de la Bible est perdue de vue. Car les généalogies et le calendrier bibliques commencent avec Adam, et Jésus-Christ fusionne dans le même geste initial la création du monde et celle d'Adam. A propos du mariage il déclare en effet : "*Au commencement de la Création, Dieu les fit homme et femme*" (Marc 10 : 6).

¹ Lettre à Mersenne, du 15 avril 1630.

Ainsi le monde fut-il créé pour l'homme ; Dieu, qui n'est pas soumis au temps, n'avait nul besoin d'attendre des millions d'années pour que le cadre destiné à recevoir ses hôtes fût enfin "au point" . Pourquoi donc l'homme veut-il à toutes force projeter sur l'Eternel tout-puissant les limitations propres à sa condition de créature ?

Rousseau et les philosophes des Lumières ont écarté la vision biblique des origines en concevant et en célébrant un "état de nature". Aussi loin qu'on remonte dans l'histoire, les sociétés humaines consistent pourtant en agrégats de familles. Le lien social préexiste à l'individu, puisqu'il l'engendre, et on ne voit guère comment un quelconque contrat pourrait donner naissance à une société déjà toute formée en tribu.



² Benoît de Maillet fut longtemps consul général de France en Egypte. Sous l'anagramme de "Telliamed", il publia en 1748 les "Entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français". Ce livre eut un profond retentissement si l'on en juge par le passage suivant : *"Dans quel état croyez-vous que les races humaines se soient trouvées au sortir de la mer ? Farouches, muettes, sans raisonnement, elles ont erré longtemps sur la terre et habité les cavernes, avant qu'elles eussent acquis l'usage d'articuler des sons, de les approprier à certaines idées, et de communiquer leurs pensées et leurs connaissances à leurs enfants... Il y a des nations encore si barbares, qu'elles ont à peine l'usage de la parole"*.

"Ces temps de barbarie étaient le siècle d'or ; non parce que les hommes étaient unis, mais parce qu'ils étaient séparés" (Jean-Jacques Rousseau
 "Essai sur l'origine des langues")

La cité du "Meilleur des Mondes", composée d'individus isolés, sera peut-être le but ultime du socialisme³ ; mais "l'état de nature"

³ Il est significatif qu'un écrivain vivant sous le régime des Soviets, Evguéni Zamiatine, ait donné dès 1921, dans *"Nous Autres"*, une version prémonitoire étonnamment proche des intuitions d'Aldous Huxley

ne repose sur aucun fait observé : il s'agit d'une pure oeuvre d'imagination, recherchant dans un passé fictif une sorte d'argument d'autorité, à défaut de crédibilité. On comprend ainsi pourquoi les régimes politiques inspirés par cette fiction procèdent comme surajoutés à une réalité humaine et sociale qui continue de leur échapper. De là une constante propagande pour persuader leurs sujets qu'ils vivent dans le meilleur des Etats. Mais s'il faut contraindre les faits et les idées pour les présenter favorablement, n'est-ce pas la preuve que le message est mensonger ?

Si la vérité peut souvent se passer de l'argument d'autorité, l'erreur se voit toujours contrainte d'y recourir, faute de pouvoir exposer de véritables preuves. De là le rôle éminent échu à la science moderne dans toutes les sociétés mues par une idéologie : la science est présentée comme un discours apodictique et sans appel ; elle tient lieu d'autorité spirituelle et assure la cohésion des croyances. Lorsqu'une datation par le radiocarbone permit d'appuyer une attaque contre le Linceul de Turin, on vit qu'un cardinal de l'Eglise romaine ne disposait plus de l'autorité suffisante pour contester le résultat, ne fût-ce qu'en réclamant une contre-expertise !... Il fallut d'autres scientifiques, dans diverses disciplines, pour oser mettre en cause un verdict si manifestement "opportun". Il résulte de cette histoire que nul contrepoids ne permet plus aujourd'hui de relativiser les insanités éventuelles de la gent savante, insanités d'autant plus probables que l'absence de contradicteurs favorise l'orgueil intellectuel.

Le Pasteur Johan Peter Süssmilch (1707-1767), avait bien analysé le sentiment qui poussait les "philosophes" ses contemporains à inventer pour l'humanité une origine fictive contraire à la Genèse. Fondateur⁴ de la démographie, étonnant de précision et d'ampleur dans son étude de la population, ce prédicateur à la Cour du Roi Frédéric II de Prusse avait pris le temps de réfléchir à cette attaque concertée contre le christianisme. Près d'un siècle avant Darwin, il note : "*Mais*

⁴ Avec l'aide d'Euler, alors mathématicien à la cour de Prusse et qui l'aida à formaliser les tables de natalité et de mortalité.

pourquoi veut-on à toute force faire ressembler l'homme aux animaux, en faire leur égal, et lui ravir des privilèges et une supériorité qui sont tout à fait indiscutables ?... Pourquoi donc veut-on contredire si vivement la parole de Dieu et l'expérience ? N'est-ce pas une fausse humiliation de l'orgueil humain ?... En ignorant les avantages (que la bonté divine lui a accordés), l'homme ne se soustrairait-il pas au noble devoir de reconnaissance à l'égard du donateur ?"⁵

Au sein de la vision biblique du monde, tout respire le sens, donné par référence -explicite ou implicite- à l'intention divine. En ôtant cette clé de voûte, par refus de subordination envers le Créateur, tout sens disparaît aussitôt. Le dieu des philosophes et des savants reste le dieu des causes matérielles ; il n'est plus celui des fins. Seul le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de Noé ou de Judas Macchabée, le Dieu de l'Incarnation -par ses interventions dans l'histoire- est à même de garantir la vérité du sens qu'Il a lui-même inscrit dans les lois du cosmos, dans les gènes des êtres vivants, comme dans ce tréfonds des âmes où palpite malgré tout l'appel de l'Être.

Puisque rien dans la science elle-même ne s'opposait à la vision biblique du monde, il fallut que son remplacement par un ersatz, la vision scientifique du monde, provînt d'un refus : refus de ce qui est, refus de la Création, refus de la Paternité divine. Or la volonté commande l'intelligence. On ne peut donc soulever la chape du scientisme par des raisonnements. Ses propres sophismes interdisent à l'insensé d'entendre raison ; de même les contemporains de Noé n'ont pas **voulu** comprendre que leur monde aurait une fin.

Il n'est pas de chemin déductif passant de prémisses scientistes à une conclusion conforme à l'esprit de la Révélation . La redécouverte du sens, le retour à une vision biblique du monde

⁵ J.P. Süßmilch, *L'Ordre divin dans les changements du genre humain, prouvé d'après la naissance, la mort et la propagation de l'espèce*(1761). Trad. Maurice Kriegel, rééd. Institut National d'Etudes Démographiques, Paris, 1979, t. II. p.314

suppose une conversion. En hébreu le même mot, *chouv*, signifie "retour" et "conversion" : se tourner vers Dieu c'est toujours revenir à la source, source originelle de tous les êtres, source de tout sens, source de toute vie. Il est "*le maître de maison qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes*" (Mat. 13 : 52). Car la véritable nouveauté, le progrès véritable suppose d'abord d'assumer le passé. Les données de la science moderne ne demandent qu'à être insérées dans une autre perspective, résolument conforme à la vérité divine. On ne fera pas l'économie d'une vaste reconstruction, reprenant chaque pierre, mais pour bâtir un autre édifice, fait pour l'homme parce que fait avec l'Auteur de l'homme ; riche de sens parce que rendu au Sens, et donnant raison une fois de plus à ces versets du Livre de la Sagesse : "*Insensés par nature tous les hommes qui ont ignoré Dieu, et qui n'ont pas su, par les biens visibles, voir celui qui est, ni par la considération de ses oeuvres reconnaître l'Ouvrier*" (Sg 13 : 1).

*

*

*

La datation des ères géologiques remise en question (2)¹ Marie-Claire van Oosterwyck- Gastuche

II. L'absence de signification chronologique des "datations absolues", prouvée par la géologie et la paléontologie.

Si la profusion de données réunies au cours des nombreuses missions interdisciplinaires en Afrique, et plus spécifiquement en Afrique Orientale, n'ont absolument pas prouvé le "processus d'émergence" tant attendu des évolutionnistes, elles ont en revanche fourni d'impressionnantes preuves d'un grand cataclysme accompagné d'une inondation gigantesque ayant recouvert la terre entière en un temps guère éloigné du nôtre.

Curieusement les faits expérimentaux, au lieu d'être logiquement interprétés comme rendant témoignage à un tel cataclysme, l'ont été en référence aux processus lents et uniformes de la théorie "tranquille" de Lyell qui fonde la géologie, en dépit de son évidente absurdité dans le cas présent. Les paléontologistes continuèrent d'opérer leurs "reconstitutions phylétiques" à partir de restes appartenant à des espèces différentes mais qui, affirmaient-ils, avaient évolué très lentement sous l'influence de "pressions de sélection" provoquées par des changements de climat au cours des derniers millions d'années. Et ces fossiles étaient toujours datés par isotope : c'était même la preuve de leur évolution progressive, disaient les paléontologistes, **sans vouloir écouter les géochronologistes qui, comme nous allons le voir, interprétaient leurs données de façon toute différente.**

Or, il est impossible de comprendre les erreurs commises par les paléontologistes dans l'interprétation des âges radiométriques, si l'on se désintéresse du contexte géologique et stratigraphique très particulier des "Rift valleys" où ces restes ont été découverts et si l'on ne possède pas quelques notions de minéralogie et de cristallographie.

¹ Suite de l'article publié dans *Le Cep* n°1, 1997.

Avant d'aborder ces sujets, je vais brièvement relater les acquis des missions interdisciplinaires envoyées en Afrique de l'Est et dans la région du lac Victoria, et montrer qu'il est impossible de les interpréter dans le cadre de l'Evolution du vivant.

1. Problèmes posés par les datations isotopiques.

Holmes (comme ses contemporains géologues), avait en effet bâti son "échelle des temps phanérozoïques" sur les idées confuses de son temps sur la formation des roches et des minéraux silicatés.

On croyait à l'époque qu'ils résultaient de "réactions acide-base", l'"acide silicique" réagissant avec des "bases" telles que Na_2O , MgO , etc. L'impossibilité de cristalliser la plupart des dérivés silicatés à température ordinaire - on n'obtenait que des gels - signifiait, pensait-on, que la cristallisation n'avait pu se réaliser que très lentement, sur des millions d'années, puisque ces minéraux cristallisaient par chauffage. Il fallait donc franchir une importante barrière énergétique, compensée à la température ordinaire par des durées très longues, affirmaient les experts qui ignoraient alors l'existence d'autres facteurs qui permettent cette synthèse en des temps souvent très courts (cf. van Oosterwyck-Gastuche, 1964, 1974 *a* et *b*, etc).

A l'époque de Holmes, les meilleurs exemples de "vieilles roches" étaient les granites. Leurs composants, qu'on était incapables de cristalliser à haute température et encore moins à basse température, (quartz, feldspaths, micas) requéraient par conséquent des périodes extrêmement longues pour se former. Le granite - d'après les vues de Lyell reprises, on l'a vu d'Arduino - composait avec les gneiss la très ancienne croûte "archéenne" ou "précambrienne" dont la haute antiquité avait été confirmée par les premières datations radioactives de Holmes par U/Pb suivies par celles du précambrien d'Afrique par Holmes et Cahen (1957) par U/Pb et Rb/Sr. Cela n'empêcha pas que survinssent de nouveaux problèmes : des changements impressionnants dans les contenus isotopiques reliés à de mystérieux "événements" (ainsi, des "provinces" pouvaient soudainement rajeunir d'un milliard d'années), mais les données étaient très incohérentes. Ainsi, les sept cycles orogéniques mis en évidence pour l'Afrique par ces auteurs en 1957, et qui s'étendaient de 3200 à 620 millions d'années, n'avaient jamais été retrouvés ailleurs (Furon, 1960). Plus tard, Cahen *et al.* (1984) n'admirent plus que deux de ces "événements", mais tout aussi mystérieux, on est bien forcé de le reconnaître.

Autre point troublant : les contenus isotopiques des feldspaths et des micas variaient pour les mêmes granites et donnaient des âges différents et différents de ceux de la roche entière, âges dépendant encore de la granulométrie. De surcroît, pour une même roche, les résultats différaient selon la méthode (U/Pb, Rb/Sr, U/Th et même K/Ar). De plus il devint évident que les changements de température et l'arrivée de solutions influençaient les taux isotopiques. On expliqua les âges aberrants par l'altération des minéraux dont ils dérivait et l'on prit grand soin de ne dater que des minéraux frais. Mais, même ainsi, les dates restaient chaotiques. On distingua entre "bons" et "mauvais" matériaux, les "bons", délivrant les "bons" âges ("best values"), étant les structures les plus compactes : micas (biotites, phengites, muscovites) ou les feldspaths. Mais les données restèrent tout aussi incohérentes... La solution -d'une simplicité enfantine- avait déjà été trouvée par Holmes, on le sait : le tri des données en fonction de l'échelle de Lyell, elle-même obtenue à partir du tri des fossiles afin de prouver l'Evolution...

Il est donc clair que "l'Echelle phanérozoïque" d'Holmes ne pouvait que corroborer "l'Echelle stratigraphique" de Lyell et les longues durées de l'Evolution... Mais les géochronologistes ayant compris que les taux isotopiques variaient pour des raisons étrangères au temps (nous les énumérerons plus loin), marquaient des réserves. Avec la découverte de la méthode K/Ar, ils pensèrent avoir enfin mis au point une "horloge" fiable.

Cette "horloge" dose l'Argon présent dans la lave (ou dans les minéraux constitutifs) qui provient uniquement -assurait-on à l'époque- de la désintégration du Potassium 40. Elle mesure par conséquent **le temps écoulé depuis que la lave s'est répandue sur le sol**. Alors, l'excès d'Argon qu'elle contenait s'est dégagé et s'est équilibré avec celui de l'atmosphère, marquant ainsi le "temps zéro" de "l'horloge".

Les mesures d'âge sur laves par K/Ar vont être largement exploitées pour dater les fossiles qu'elles recouvrent en se référant implicitement aux événements très lents de la "théorie tranquille" qui ont produit les sédiments dits "lacustres" ou "fluviatiles" entrecoupés de coulées de lave que l'on trouve sur des centaines de mètres d'épaisseur dans les Rifts Africains²

² On lira dans d'autres rapports que ces dépôts ont été produits par des événements cataclysmiques reliées à l'ouverture des rifts, lors d'une grande

Les données K/Ar ont non seulement servi à dater nos "ancêtres" dans les "reconstitutions phylétiques" que l'on connaît et qui ont soi-disant prouvé le "processus d'émergence". Elles ont encore servi à déterminer l'époque des inversions magnétiques (Gauss, Matuyama, etc.) qui servent de références chronologiques à d'autres "événements bien datés", la durée des paléoclimats déterminés par le "thermomètre O_{18} " par exemple.

Or si la méthode K/Ar n'est pas fiable, c'est tout l'édifice des datations par isotope qui s'écroule.

Tel est bien le cas, et je vais le montrer. Mais au début, les scientifiques ne s'en aperçurent pas. Et quand il s'en rendirent compte (je parle ici des géochronologistes) ils ne le dirent pas, du moins ouvertement, Et les paléontologistes ne voulurent pas comprendre ce qu'ils tentaient de leur dire.

2. Datation des "ancêtres" de l'Homme découverts dans le Rift Oriental Africain

Tout commença avec la découverte par Louis Basset Leakey de l'Australopithèque et des "choppers" à Olduvai, dont l'apparition remontait à 1,75 M.a. , selon une des premières datations K/Ar sur lave, celle du "Bed 1"(Leakey *et al*, 1961).

Dans leur manuel de référence "*Potassium-Argon dating*" (1979), Dalrymple et Lanphere montraient, par des exemples peu convaincants, comment ils avaient étalonné leur "horloge" et citaient avant tout la datation-modèle, celle du "Bed 1". La date de 1,75 M.a. devait - affirmaient-ils- être préférée à d'autres données assez différentes, obtenues sur la même lave, en vertu de la chronologie établie par Holmes pour son "échelle phanézoïque". Leakey avait en effet découvert à Olduvai l'être que le monde scientifique attendait : le premier Singe bipède et tailleur de pierres. Il était donc l'ancêtre de

inondation, et à la remontée de l'asthénosphère. A propos du Proconsul, l'"ancêtre" que nous avons pris comme exemple, Pickford (1985) fait remarquer que la stratigraphie des environs du lac Victoria a été mal interprétée, les sédiments "lacustres" étant en réalité des cendres volcaniques (le lac Victoria n'existant pas lorsque celles-ci s'étaient déposées), provoquant l'extinction des Grands Singes, dont le Proconsul, qui n'avait aucune des qualités qu'on lui avait reconnues sur des restes fragmentaires et qui n'était qu'un simple Singe après tout(pauvre Proconsul !)

l'Homme et le fossile **devait** par conséquent dater de 1,75 M.a. Et, en vertu des lois de l'Evolution, on le placera à la base du Pleistocène

Ce n'est donc pas la date K/Ar qui a décidé de la chronologie, mais le fossile caractéristique et, *in fine* l'Evolution du Vivant qu'on dira avoir été démontrée par cette découverte, sans voir qu'on a vicié le raisonnement scientifique, et présenté les premisses en guise de conclusion.

Et...les âges radiométriques ont, une fois de plus, été triés en fonction des critères subjectifs et spéculatifs qu'on connaît. On ne nous l'avait pas dit...

Les dates K/Ar sont influencées par les solutions et les changements de température, reconnaissent encore Dalrymple et Lanphere. Celles-ci "remettent, du moins partiellement, l'horloge à zéro". Ils insistent sur un "careful choice" des échantillons, qui doivent être inaltérés, évidemment.

Mais même ainsi les "meilleurs minéraux" délivrent des âges étranges, c'est pourquoi il faut se référer à d'autres chronologies et de préférence, à celle de l'Evolution. Les paléontologistes se sentent rassurés : l'âge "fossiles caractéristique" ayant été garanti par les plus grands spécialistes, les datations vont se multiplier, après avoir bien sûr été triées dans le sens "scientifically correct".

J'ai déjà parlé de la découverte embarrassante mais vite oubliée... de Richard Leakey en 1973, le "Skull 1470" (KNM 1470). Il avait trouvé dans les mêmes couches les restes de nombreux animaux, dont des Australopithèques.

En 1978, Johanson découvre "Lucy" et la première "famille humaine" dans une région aujourd'hui désertique d'Ethiopie, l'Afar, dans les gorges de la rivière Awash, au voisinage d'un ancien lac, le paléo-lac Hadar. Le pays était autrefois arboré, riche en animaux divers et ... habité par l'Homme. Mais l'attention des paléontologistes sera focalisée sur "Lucy", squelette de femelle Australopithèque le plus complet trouvé jusqu'alors, daté -sur lave- de 3 M.a. Bien que sa mâchoire en V et ses longs bras l'aient classée parmi les Singes, et qu'elle soit "far from being of the genus Homo" (loin d'appartenir au genre Homo), sa petite taille (1m20) et sa constitution délicate lui conféraient les qualités rêvées pour une évolution ultérieure vers l'état

humain. On verra en elle l'"Eve africaine", la mère de l'humanité moderne.

Lucy se tenait-elle debout ? On va discuter sans fin de la bipédie des Australopithèques. Johanson pensait alors qu'elle ne pouvait se tenir debout que pendant un temps très court. Coppens, interrogé par les journalistes d'*Historama* (1991), faisait remarquer qu'elle **devait** se tenir debout, puisqu'elle taillait des pierres : c'est donc qu'elle avait libéré ses mains...

La découverte de restes humains par Johanson, au **même endroit**, dans les **mêmes couches** datées de 3 M.a., sera occultée. Sa date trop ancienne dérangeait la théorie de l'Evolution, aussi ces êtres encombrants disparaîtront-ils et seront désignés désormais par "la famille" sans plus, ou par le numéro du site, en les considérant comme de simples "hominidés" puisqu'ils taillaient vraisemblablement des pierres (tout comme leur "ancêtre" Lucy...) Notons que Johanson n'avait pas découvert de trace d'industrie lithique au paléo-lac Hadar...

En 1979, Mary Leakey (la veuve de Louis Leakey) découvre à Laetoli, non loin d'Olduvai, **des empreintes de pieds humains** dans une lave datée de 3,8 M.a.. ! Bien qu'elle ait également trouvé au même endroit des restes humains, ainsi que ceux de nombreux animaux (dont l'Australopithèque...), Mary Leakey ne va pas hésiter à attribuer les traces à ce dernier. Il marchait donc debout (il faut souligner qu'on n'avait pas encore découvert ses extrémités...). En présentant cet être étrange à tête de Singe et pieds humains, elle faisait remarquer avec émotion : *"Ils semblaient si humains, si modernes pour avoir été découverts dans un tuf si ancien"*. En effet, c'est surprenant. Surtout si l'on croit vraiment en la signification chronologique des "datations"...

Chavaillon *et al* (1977) vont briser le tabou, mais pas pour longtemps. Ils ont découvert également dans les gorges de l'Awash à Melka Kounture (Ethiopie), des **restes humains** datés sur la lave de 1,5 M.a. **accompagnés des "choppers" caractéristiques de l'industrie oldouvaïenne**. *"Il est inutile de souligner l'intérêt de cette découverte"*, signaleront-ils avant de la jeter aux oubliettes. Pourquoi l'homme ne serait-il pas l'auteur de la fameuse industrie après tout ?... Tout mais pas ça ! On n'en dira rien.

J'ai déjà cité en partie les conclusions des scientifiques réunis lors du congrès *"Earliest man..."* (1976) dont Coppens était un des éditeurs.

Howell et Isaac s'étaient dits incapables d'identifier l'artisan de l'industrie lithique, on l'a vu.

Ils ajoutaient encore :

"Aussi, tant que nous n'aurons pas retrouvé plusieurs Hominidés leurs outils en mains, notre réponse restera largement subjective et spéculative".

Car ces Hominidés là, ils les avaient retrouvés : des hommes utilisaient encore ces outils, en Afrique et ailleurs. Mais ce n'était pas les "bons Hominidés" Ils vont donc préférer au témoignage des faits leurs réponses subjectives et spéculatives de toujours.

C'est pourquoi Coppens affirmera sans complexes aux journalistes d'*Historama* **qu'il lui semblait** que c'était "Lucy" et ses congénères qui avaient taillé les "choppers" : *"La phase préhumaine, c'est celle de Lucy... Ces gens étaient debout, mais pas debout comme nous le sommes parce qu'ils avaient gardé l'aptitude de grimper aux arbres... Il me semble que ce sont les préhomininiens qui sont les tailleurs de pierre, les premiers artisans..."* (Coppens, 1991). Mais rien n'est moins sûr. Il fait encore remarquer : *"J'avais toujours appris, avec mes vieux patrons, que l'Homo habilis était celui qui faisait l'oldowayen, ensuite que l'erectus faisait l'acheuléen, et ensuite que l'Homo sapiens était celui des outillages sur éclats. Or, en fouillant en Ethiopie, j'ai trouvé des erectus qui en étaient encore à l'oldowayen et d'autres à l'acheuléen... puis j'ai trouvé des sapiens avec des éclats et puis avec des lames c'est-à-dire des éclats plus petits à bords parallèles"* (ibid.). Coppens à son tour reconnaît qu'il n'existe aucune preuve du dogme officiel : perfectionnement du type physique parallèle à celui de l'industrie... Et on se demande quel fut le rôle des "gens" de Lucy dans tout ce mic-mac ? Johanson (1996) va nous donner la réponse : l'industrie lithique ne serait apparue que 500.000 ans après la disparition des Australopithèques. Peut-on encore parler de science dans le cas présent ?

On va trouver en Afrique, parmi une profusion de restes animaux et végétaux, des restes humains. Et une profusion de pierres taillées. Les ossements, les crânes, les industries lithiques seront datées sur lave et seuls les "bons âges" - ceux qui corroborent l'Evolution- seront retenus. Les autres disparaîtront. En fait, il existe des laves actuelles qui sont datées de millions d'années par K/Ar, de dizaines de milliers

d'années par U/Th et qui recouvrent des ossements datés par C14 d'âges très récents (cf. Van Oosterwyck-Gastuche, 1994 *c et d*).

Et tous : Leakey, Coppens, Johanson et bien d'autres encore, ont écrit des livres les glorifiant, eux et leurs découvertes. Où l'on découvre des reconstitutions phylétiques (toutes différentes) dérivées de fossiles caractéristiques (différente), mais très bien datés évidemment c'est même là le point essentiel. Ils parut encore des monographies très sérieuses (mais restées inconnues du public, j'en ai cité ici quelques unes). Parurent encore et surtout des reportages, des films et même des romans. Le monde entier sut qu'il descendait de "Lucy" et de ses congénères au teint gris d'Afrique de l'Est. On fit paraître des "arbres généalogiques" où les "Hominidés" se transformaient peu à peu, au cours des millions d'années, en *Homo Sapiens-Sapiens* (notre espèce) en passant par les stades intermédiaires *d'Homo habilis* et *d'Homo erectus*, aux noms éloquentes. On décida qu'ils étaient les auteurs des industries lithiques (pauvre *Robustus* !).

Ces reconstitutions sont largement des oeuvres d'imagination, mieux vaudrait le reconnaître. C'est pourquoi elle diffèrent les unes des autres et sont toujours âprement discutées. Aux journalistes d'*Historama* qui lui faisaient remarquer que la généalogie des ancêtres de l'Homme était devenue encore plus compliquée que celle des Habsbourg, Coppens répondait : "*L'essentiel est dans le mouvement de transformation et d'adaptation... il y a un peu de complication dans le détail, mais cela ne change rien au grand schéma*". Car l'essentiel, est évidemment l'âge radiométrique du fossile, qui lui donne sa place dans l'Evolution. Il est surprenant de voir avec quelle confiance naïve les paléontologistes se fient aux âges radiométriques (triés par les géochronologistes...) pour déterminer l'âge de leur fossiles. Un dernier témoignage, celui de Johanson (1996). Après des années troublées, l'Ethiopie rouvrait ses frontières aux étrangers. Johanson put enfin retourner sur le site où il avait découvert "Lucy" et sa "famille humaine" et nous rapporte, dans "*Face to face to Lucy's family*" (Face à face avec la famille de Lucy), ses nouvelles découvertes.

Il a trouvé d'autres restes d'Australopithèques : de femelles, mais aussi de mâles, et a pu enfin reconstituer leurs squelettes en entier. Il a aussi retrouvé 13 "Hominidés" du type de la "famille" (ex-humaine) et a pu faire dater ces restes de façon extrêmement précise par une nouvelle technique mise au point par Derek York à Toronto. Celle-ci consiste à mesurer l'Argon dégagé par un monocristal de feldspath isolé de la lave

qui surmonte le fossile. Il a pu ainsi, obtenir des âges K/Ar extrêmement précis, à plus ou moins 10.000 ans près³, qui ont permis de dater le mâle de 3 M.a., la femelle de 3,18 M.a. et la "famille" de 3,2 à 3,4 M.a. Il fait encore remarquer que les mesures d'âges publiées en 1978 (qui tournaient autour de 3 M.a.) n'étaient que des évaluations...

Déception : le mâle était puissant, massif, presque deux fois plus lourd et plus grand que la femelle et... tout à fait simiesque (pauvre Lucy !). Mais, dit Johanson, la femelle qu'il venait de découvrir et qui avait vécu 180.000 ans avant lui (foi de Derek York), n'était donc pas sa contemporaine, ils n'avaient pu s'unir (nous voilà soulagés !). Il rappelle que Meave Leakey (la femme de Richard, les Australopithèques sont leur affaire de famille) avait récemment découvert une variété plus ancienne (4,1 M.a.) et encore plus simiesque d'Australopithèque (*l'anamensis*) à Kanapoi, près du lac Turkana, ce qui confortait l'hypothèse de l'évolution progressive de cet animal exceptionnel.

Johanson va-t-il enfin reconnaître que les Australopithèques, y compris les *Afarensis*, ne sont que des Singes ? Pas du tout ! Certes - dit-il- ils montaient aux arbres, mais ils étaient bipèdes. Il ajoute que ce point fait toujours l'objet de discussions, mais que les traces découvertes par Mary Leakey à Laetoli l'ont prouvé... Il reconnaît qu'il y a de nombreux scientifiques tels Randal Susman et d'autres encore qui, après avoir examiné leurs extrémités (finalement retrouvées par Johanson) y ont reconnu la courbure caractéristique des os des *quadrumanes* (l'horreur !)... Johanson cite l'observation sans y attacher d'importance. Il affirme encore que les Australopithèques ne sont pas les auteurs de l'industrie lithique : elle n'est apparue que 500.000 ans plus tard... (pauvre Holmes !). Où se trouve à présent la limite du pléistocène ?... Mieux vaut ne pas y penser.

Qu'on n'aille surtout pas attribuer l'industrie aux "Hominidés" de "la famille" : ils sont trop anciens et n'ont d'ailleurs pu évoluer, ayant été détruits lors d'une catastrophe, (les pauvres...!) Johanson, en soulignant la stratigraphie particulière de l'Afar où les couches fossilifères sont -comme partout dans les Rifts- entrecoupées de laves ou de cendrées, affirme que ce sont les conditions cataclysmiques exceptionnelles qui ont d'une part éliminé la "famille" (embarrassante),

³ C'est du moins ce que lui aura certifié Derek York. Mais Johanson ne sait pas que d'autres minéraux de la même lave, ou d'autres granulométries, auraient certainement donné des âges différents, et différents de ceux de la lave entière.

mais ont d'autre part aidé l'évolution de "Lucy" (pauvre Lyell !). C'est pourquoi Johanson conclut avec autorité : "*L'Afarensis est bien l'unique espèce d'Hominidés de l'Hadar (et "la famille" ? Elle a eu la bonne idée de disparaître...) et le meilleur candidat au titre d'ancêtre commun de tous les Hominidés, y compris de notre espèce*".

En effet. C.q.f.d. Mais toutes ces constructions reposent sur les critères spéculatifs et subjectifs qu'on sait et sur la valeur absolue des datations par isotopes.

(Suite et fin dans le prochain numéro)

Bibliographie (suite)

- Holmes A (1965). Principles of physical geology Thomas Nelson ed., Londres, 1288 pp.
- Cahen L., Snelling N.J., Delhal J., Vail J.R., Bonhomme M. and Ledent D. (1984). *The geochronology and evolution of Africa*, Clarendon Press, 496 pp.
- Chavaillon J. Chavaillon N. Coppens Y et Semet B (1977) *Présence d'Hominidés dans le site Oldowayen de Gombore à Melka Kunturé, Ethiopie*. C.R. Acad. Sc. Paris. 285 série D, 961-963.
- Coppens Y (1991). *Le bilan des plus récentes recherches. Comment l'Homme est devenu Homme*. Un dossier établi par G. Mouchard et G. Guicheteau. Historama enquête, 35-45.
- Dalrymple G.B. and Lanphere M.A. (1979). *Potassium-Argon Dating. Principles, techniques and application to geochronology*. Ed. Freeman and Co. San Francisco, 257 pp.
- Dalrymple G.B. and Moore J.G. (1968). *Ar 40 excess in submarine pillow basalts from Kilauea volcano, Hawaii*. Sci. n°161, 1132-1135.
- Furon R. (1960). *La géologie de l'Afrique* Ed. Payot, Paris, 400 pp.
- Holmes A. et Cahen L. (1957) cité par Holmes (1965).
- Johanson D.C. (1978). *Ethiopia yields first "Family" of Early Man*. Natl Geogr. mag. 150, n°6, 790-811.
- Johanson D.C. (1996). *Face to face Lucy's family*. Natl. Geogr. Magazine 189 n°3, 96-117.
- Leakey L.S.B., Evernden J.F. and Curtis G.H. (1961) *Age of Bed I, Olduvai Gorge, Tanganyika*. Nature, 161, 478-479.
- Leakey Mary D. (1979). *3,6 million years old. Footprints in the Ashes of Time*. Natl Geogr. Magazine 155, 446-457.

- Pickford M. (1985). *L'écologie des premiers grands Singes*.
La Recherche n°163, 188-198.
- Gastuche M.-C. (1964). *The octahedral layer*. Conférence magistrale.
Proc. 12 th Conf. on Clays Minerals. Atlanta, 1963. Clay and clay
min. Pergamon Press, 471-493.
- Van Oosterwyck-Gastuche M.-C. (1974 a). "*La synthèse des argiles
à pression et température ordinaire*". Leçon publique donnée
à l'occasion de la présentation de sa thèse d'agrégation de
l'enseignement supérieur, 111 p. Bruxelles.

- Van Oosterwyck-Gastuche M.-C. (1994 a). *Une découverte russe :
les Dinosaures ont vécu à l'époque actuelle*. Science et Foi n°31,
17-18.
- Van Oosterwyck-Gastuche M.-C. (1994 b). *Les dinosaures
ont-ils vraiment 200 millions d'années ?* Science et Foi n° 32,
15-17.
- Van Oosterwyck-Gastuche M.-C. (1974 b). *Il est inexact
de considérer que la transformation des roches en
minéraux secondaires exige des temps considérables et
des températures élevées* (cf. notamment Harker, 1938 ;
Jenny, 1941)- 1ère thèse annexe-Agrégation de l'Enseignement
Supérieur, mini-édition.
- Van Oosterwyck-Gastuche M.-C. *Le radiocarbone face au Linceul
de Turin*. A paraître.

L'humilité du scientifique

Jacques de Beausoleil

Résumé : L'humilité est la première des vertus, puisqu'elle est au départ de toutes les autres. Mais quel sera son rôle dans la vie de l'homme de science ? S'appuyant sur son expérience de naturaliste, l'auteur montre comment la faculté d'émerveillement conduit au sentiment religieux : le scientifique sait le mieux sa petitesse face au Créateur.

L'humilité peut se définir comme une forme de lucidité : elle consiste à se voir tel qu'on est, avec ses faiblesses et ses vertus, sans se rabaisser exagérément - ce qui serait de la fausse modestie.

Lorsque l'Ange a fait l'annonce à Marie, celle-ci n'a pas répondu qu'elle était indigne de cette mission ; elle a accepté d'emblée : "*Je suis la servante du seigneur, qu'il me soit fait selon Sa volonté*". Puis le Magnificat ! "*Désormais toutes les générations me diront bienheureuse...*"

Et Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus : "*Il me semble que si une petite fleur pouvait parler, elle dirait simplement ce que le Bon Dieu a fait pour elle, sans essayer de cacher Ses bienfaits. Sous le prétexte d'une fausse humilité, elle ne dirait pas qu'elle est disgracieuse et sans parfum, que le soleil lui a ravi son éclat et que les orages ont brisé sa tige, alors qu'elle reconnaîtrait en elle-même tout le contraire.*"

Ce serait d'ailleurs un blasphème, une noire ingratitude que de tenir pour rien les bienfaits du Seigneur.

Mieux encore : "*Je ne me fais pas de peine en voyant que je suis la faiblesse même, au contraire c'est en elle que je me glorifie*" (sainte Thérèse) - de même que saint Paul : "*Je ne me glorifierai que de mes faiblesses.*" (II Cor 12 5).

Il n'est certes pas facile d'accéder à cette vertu, la tentation d'orgueil étant toujours présente, ne serait-ce que sous forme d'une fausse modestie. Je crois que les deux meilleures démarches pour

atteindre l'humilité sont celle de l'homme religieux et celle de l'homme de science.

L'humilité du religieux

Entendons-nous bien : j'entends par **religieux** tout individu conscient d'être une créature divine et, par conséquent, porté à l'adorer. C'est-à-dire, non seulement quelque moine ou quelque prêtre, mais tout être humain satisfaisant à cette condition, sans distinction d'âge, de sexe, de profession, de condition sociale -qu'il soit catholique, protestant, israélite, musulman ou bouddhiste-pourvu qu'il ait conscience de sa dimension spirituelle, ce qui manque à nombre de nos contemporains.

Pour le religieux ainsi défini, l'humilité va de soi, elle est évidente (ou devrait l'être!) : Dieu m'a créé ; je suis donc dépendant de lui, et toute dépendance est une imperfection ; Il m'a donné certaines aptitudes merveilleuses qu'Il m'a permis de développer : je suis doué par le sport, la musique, la parole, l'éducation, la mécanique etc..., malgré un certain nombre de défauts qui me font si souvent trébucher, et tomber.

Lorsqu'un petit enfant tombe, il ne se fait pas grand mal, car il ne tombe pas de haut (et il est si souple !), il se console vite, distrait de sa douleur par sa perpétuelle découverte du monde. Il en va de même pour celui (ou celle) qui est humble : se sachant faillible, il n'en fait pas un drame, se repent et tâche de ne pas retomber : "*Si vous ne devenez pas comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux.*" (Mt 18: 3).

L'humilité du scientifique

Notez bien que je parle de **scientifique** et non de "savant".

Il existe entre ces deux termes une différence comparable à celle qui sépare l'**érudition** de la **culture**, la première restant plus accessible que la seconde : il suffit d'une bonne mémoire !

Le scientifique est capable d'étudier à fond un sujet bien déterminé, ou un petit nombre de sujets ressortissant à une discipline : il est entomologiste, pétrographe ou mycologue.

Le savant, lui, est capable d'opérer des synthèses entre les données de plusieurs domaines : il cherchera pourquoi tel insecte se trouve sur telle plante, laquelle pousse de préférence sur tels terrains, ou sur tels climats, en compagnie de telles autres espèces...

Hélas, c'est là un être en voie de disparition ; c'est un titre dont bien peu de chercheurs ont le droit de se parer.

Toujours est-il que, quelle que soit la discipline envisagée, les connaissances vont s'accumulant, se diversifiant, s'approfondissant, tenant compte du travail des prédécesseurs, élaguant au passage leurs erreurs d'observation ou d'interprétation.

Sans parler de l'astronomie, où les grands nombres finissent par perdre toute signification intuitive, pour devenir de pures abstractions, les progrès les plus étonnants sont sans doute ceux de la biologie : cytologie, biochimie, physiologie... A mesure que se perfectionnent les techniques d'investigation, se dévoile progressivement l'incroyable complexité de la matière vivante - et surtout l'**harmonie**, j'allais dire l'ingéniosité, de son fonctionnement.

Qu'il s'agisse des facultés de récupération ou de compensation de l'organisme à la suite d'une intervention chirurgicale, ou même de la simple cicatrisation des plaies (voir les travaux de Lecomte du Nouy en 1936), voire de l'incompréhensible comportement des Hyménoptères chasseurs (Pompes, Sphecs...), des migrations des Poissons et des Oiseaux, de la pollinisation de certaines plantes (Orchidées...), tout cela échappe à nos analyses et nous laisse pantois d'admiration.

D'autant que, bien souvent, bêtes et plantes nous donnent, en outre, le spectacle d'une extraordinaire beauté, non seulement chez les Papillons tropicaux, mais aussi chez bien des Insectes de chez nous, dans la grâce pataude d'un jeune chat qui s'amuse, dans la si délicate ciselure des frustules des Diatomées, dans une foule de fleurs...

Je n'ai jamais pu comprendre comment certains pouvaient encore soutenir que tout ce monde vivant s'était construit tout seul, par hasard ! Comment nier l'action à l'origine, d'une Intelligence infinie ?...

Comment un naturaliste pourrait-il ne pas se sentir le plus humble des hommes ? Et, bien entendu, un tel sentiment ne peut que s'approfondir à mesure que croissent les connaissances du biologiste, surtout s'il ne se contente pas de "creuser" un sujet limité mais s'efforce, sinon de faire des synthèses (ce n'est pas donné à tous), ou du moins d'élargir son champ d'observation.

Le scientifique trouve aussi un autre motif d'humilité dans l'exiguïté de son savoir, ou, si l'on préfère, l'étendue de son ignorance.

Les objets de ses recherches ont beau être, en nombre fini, l'immensité de ce nombre est tel que le biologiste ne peut en avoir une idée même très vague.

En Paléontologie surtout, cela est d'une aveuglante évidence : la plupart des êtres vivants, animaux ou végétaux, ont disparu sans laisser de traces, dissous par des microorganismes, broyés par les mouvements de l'écorce terrestre ; d'autres, mieux ou même fort bien conservés, sont enfouis en des lieux qui ne seront peut-être jamais fouillés... Qui pourra dire quelle proportion des faunes et des flores passées nous restera à jamais inaccessible ?

Pour les êtres vivants actuels, nous commençons à peine - et avec quelles difficultés ! - à explorer les cîmes de la forêt

équatoriale, notamment en Amazonie, domaine qui se révèle déjà inépuisable en découvertes imprévues.

Sans même aller si loin, on pouvait encore penser, il y a quelque trente ans, connaître toutes les espèces d'Oiseaux de la zone tempérée de l'Ancien Monde ; on a décrit pourtant, dans les années soixante, un Passereau jusqu'alors ignoré : la Sittelle Kabyle, dans les montagnes d'Algérie.

Et, parmi les organismes des grandes profondeurs, qui nous étonnent par leur extravagance, combien nous restent encore inconnus, en raison des énormes difficultés d'observation ?

Les revues spécialisées publient chaque mois les descriptions d'espèces "nouvelles" - c'est-à-dire : nouvellement trouvées, nouvelles pour notre connaissance - d'Insectes, de Poissons, de Champignons...

Un cas des plus cocasses, devenu classique, est celui du fameux Coelacanthe (*Latimeria chalumnae*) qu'on croyait éteint depuis des millénaires et qu'on a retrouvé bien vivant - et quotidiennement consommé par les pêcheurs de l'Océan Indien ! Loin d'être une exception, on connaît bien d'autres "fossiles vivants"... mais de moindre taille, donc moins connus du grand public.

Et du reste, qu'est-ce qu'une **espèce** ? Personne n'a jamais pu en donner une définition satisfaisante. En fait, il s'agit là d'une notion abstraite, née d'un besoin fondamental de notre esprit d'établir des compartiments, des coupures, des classifications, pour nous orienter parmi l'invraisemblable richesse de la Nature.

Mais, dès qu'on veut serrer de près la réalité des espèces, on la voit s'évanouir, ses limites s'estomper et disparaître. C'est flagrant chez des plantes comme les Epervières (*Hieracium*), les *Carex*, les Ronces (*Rubus*), les *Eucalyptus*... qui mettent un malin plaisir à s'hybrider en tous sens pour le désespoir des systématiciens. Et chez les Champignons comme les Russules, les

Lactaires, les Cortinaires..., objets de querelles homériques entre mycologues. Il ne serait que trop facile d'allonger la liste !

Le bulletin de la Société mycologique de France, la *Revue de Mycologie* (devenue en 1980 "*Cryptogamie-Mycologie*") publie souvent les lamentations désespérées de mycologues chevronnés (Georges Becker, André Moinard...) que seule leur passion pour ces êtres bizarres retient de tout jeter aux orties.

Mais alors, pourquoi donc si peu de scientifiques font-ils preuve d'humilité ? Sans doute à cause d'une perversion de la pensée scientifique.

Saint Thomas d'Aquin définissait la Science comme "*la connaissance parfaite par les causes*". Il est évident que cette science-là nous est inaccessible, tout au moins ici bas. Nous pouvons penser encore, bien plus modestement, que la Science est **une recherche de la vérité**, ou, plus étroitement encore, une **exploration du réel** : c'est là qu'est inévitable l'humilité du chercheur.

Hélas, de plus en plus, la science devient une tentative de **transformer** le réel, d'asservir la Nature aux caprices de l'homme, à sa paresse et à son orgueil ; elle a pour but de **perfectionner la technique**, et non de nous faire connaître le monde ; elle se glorifie d'envoyer des gens sur la Lune (en attendant mieux) ou de raser une ville entière en une fraction de seconde (même remarque).

Dans ces conditions, bien sûr, l'humilité fait place à la vanité la plus stupide, parfois la plus criminelle.

Reconnaissons certes que, par un juste retour des choses, cette conception de la Science-au-service-de-la- technique nous a valu l'amélioration de nos techniques d'investigation : microscopie, radio et échographie, astrophysique, résonance magnétique...

Tout cela élargit considérablement le champ de nos observations et prolonge nos chances de contempler d'autres formes de vie, tout aussi merveilleuses que les autres - et nous fournit autant de raisons nouvelles d'exprimer notre humilité.

Encore faudrait-il que quiconque se prétend scientifique consente sans réserve à une condition fondamentale, hors de laquelle il n'est pas de véritable esprit scientifique : il s'agit de la **soumission au réel**.

Or cette condition est rarement acceptée. L'exemple le plus frappant en est celui de Lyssenko, qui, dans les années 1940, prétendait fonder une biologie agricole sur les **seuls** principes marxistes-léninistes ! D'abord porté au pinacle de la pseudo-science stalinienne, il fut enfin précipité au vu des résultats catastrophiques de ses prétendues expériences (que personne n'a jamais pu reproduire !) ; mais l'agriculture russe a payé de trente ans de retard la substitution d'une idéologie absurde à l'observation du réel.

Autre exemple : partant d'un fait incontestable, qui est la plasticité de certaines espèces animales (isolement géographique et recombinaisons génétiques peuvent créer des espèces nouvelles au sein d'un même genre), constatant donc l'évolution biologique dans le cadre restreint de l'espèce ou du genre¹, Darwin a prétendu généraliser ce phénomène à l'ensemble du monde vivant. Or les grands groupes apparaissent singulièrement "étanches" : jamais les Passereaux ne donnent naissance à des Echassiers, ni les Poissons à des Crocodiles... Aucun Singe n'a jamais enterré ses morts ni créé d'industrie ! Le Transformisme, ou Evolutionnisme généralisé, n'est qu'une vue de l'esprit, une utopie d'ordre exclusivement idéologique. Il suffit de voir avec quel empressement Marx s'est emparé des conclusions de Darwin. Or aucune observation, aucun fait expérimental n'a jamais aboli les discontinuités fondamentales entre les Ordres, les Classes - *a*

¹ Ndlr. Il s'agit de la "micro-évolution", bien documentée, mais qui ne justifie en rien la thèse d'une "macro-évolution" (apparition d'organes nouveaux dont les ascendants étaient dépourvus).

fortiori les Embranchements, les Phylums ! ni entre les Singes et l'Homme. Contre toute évidence, en dépit de tous les travaux qui la démentent, cette absurdité continue d'être enseignée partout, comme un dogme intangible de la pseudo-science officielle.

Il faut voir aussi la répulsion que provoque, chez nombre de médecins "classiques", l'évocation d'un traitement homéopathique ! Cette discipline est certes déroutante par l'efficacité de "doses" plus qu'infinitésimales : pour la chimie "moléculaire", un remède homéopathique ne contient plus une seule molécule par litre dès que la dilution dépasse le nombre d'Avogadro ; or de telles dilutions sont, souvent largement dépassées¹ - et s'avèrent d'autant plus actives qu'elles sont plus élevées ! Abominable paradoxe !

Il existe donc dans ces produits - et ailleurs aussi, sans doute ! - **autre chose** que des molécules, mais on ne sait pas quoi : c'est intolérable pour nos esprits rationalistes. Les contempteurs de cette médecine invoquent dédaigneusement un "effet placebo", une auto-suggestion : mais alors pourquoi peut-on soigner ainsi des nourrissons et des animaux ? Pourquoi (cela m'est arrivé !) n'obtient-on aucun effet quand...on se trompe de produit ? Et pourquoi une erreur de prescription, aux fortes dilutions, risque-t-elle d'être dangereuse, voire létale ?

D'excellents médecins allopathes (pas tous !) n'accepteront jamais de reconnaître l'efficacité de l'homéopathie. En effet comment démontrer rigoureusement l'efficacité de l'homéopathie, tout en ignorant son mode d'action et la nature du remède ? Il est vrai que la médecine est un art plutôt qu'une science, et qu'un bon peintre peut fort bien n'être pas musicien, sans qu'on puisse le lui reprocher.

LES DEUX HUMILITES

Ainsi l'humilité du religieux et celle du scientifique ont des points de départ bien distincts. Le religieux se sent minuscule

¹ Ndlr. A partir de 12 CH.

devant l'infini d'un Dieu révélé, il cultive et nourrit son humilité en méditant sur des textes ou des événements : c'est une humilité purement spirituelle et intellectuelle, je dirais presque "abstraite".

Le scientifique, lui, voit Dieu à travers Son oeuvre ; il entre en contact direct, par tous ses sens, avec la divine ingéniosité des mécanismes physiologiques et la beauté des formes et des couleurs ; il éprouve concrètement l'infini génie de Dieu : il le voit, il le sent, il le touche² ...

En classe de philosophie (il y a fort longtemps !) nous eûmes un cours sur les "preuves" de l'existence de Dieu : a)... b)... c)... ; quelle sottise, quelle folie³ ! Regardez sur sa toile une Epeire diadème, la plus banale des Araignées de jardin ; regardez un Bourdon visiter une Orchidée : vous ne verrez peut-être pas Dieu face à face, mais vous sentirez presque physiquement Sa présence ; et ces bestioles minuscules vous crieront à la face votre petitesse devant Dieu.

Notre seule grandeur est d'avoir conscience de cette petitesse.

*Pour l'homme qui ignore les lois et les phénomènes de la nature,
il est impossible qu'il réussisse à se faire une idée
de la Bonté et de la Sagesse infinie du Créateur.
En effet, tout ce que l'imagination la plus féconde,*

² Ndlr. Jacques de Beausoleil rejoint ici Monsieur Olier qui écrivait en 1657, dans son *Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes* (Rééd. Paris, Poussielgues-Rusard, 1859, ch. V, III, pp.92-93) : "*Car toutes les créatures ne sont autre chose, s'il faut ainsi parler, que Dieu même rendu visible : elles sont comme des sacrements ou des écorces visibles de l'être invisible de Dieu caché sous elles ; elles sont des notions de Dieu, qui expriment diversement ce qu'il est en lui-même. En un mot, tout ce qui est au monde est une dilatation et une expression de Dieu, qui sort hors de Dieu même ; c'est un écoulement de Dieu, qui exprime en sa sortie ce que Dieu est en lui-même*".

³ Ndlr. La raison discursive a été donnée à l'homme pour qu'il en use. Sans écarter le sentiment d'émerveillement devant les beautés de la Création, elle le rejoint, le complète, et constitue elle-même une admirable empreinte que le Créateur a laissé en l'homme.

*tout ce que l'intelligence la plus élevée peuvent concevoir,
nous produit l'effet, quand on le compare à la réalité,
d'une bulle de savon vide, aux couleurs irisées et chatoyantes.*

[Julius von Liébig (1803-1873)]

*Tu trouveras plus dans les forêts que dans les livres.
Les arbres et les rochers t'enseigneront les choses
qu'aucun maître ne te dira.*

[Saint Bernard de Clairvaux (1090-1153)]

*

*

*

Etre prêtre-ouvrier (2ème partie)

Abbé Jean Boyer

Résumé : Après avoir narré (cf. : *Le Cep* n°1) son passage par le séminaire et ses débuts de prêtre-ouvrier à Paris, l'Abbé Boyer poursuit ce témoignage (écrit en 1966, il faut l'avoir présent à l'esprit) en exposant les méthodes d'animation en usage à la Mission de Paris.

Prêtre-ouvrier à Paris de 1949 à 1955

Je revois cette séance à la fois terne et houleuse. Terne quand ni Depierre ni Barreau ne parlaient, houleuse dès que l'un des deux prenait la parole, parce que l'autre épiait le discours de l'opposant et que la masse ne savait pas quel serait le maître. Les deux représentants de la hiérarchie, Hollande, supérieur de la Mission de Paris, et Maxime Hua, récemment nommé son adjoint, parlaient peu et n'étaient pratiquement pas écoutés. Un intermède fut le repas de midi où Depierre fit chanter pour la dernière fois la chanson soviétique "Le grand meeting du métropolitain". Cette chanson qui faisait rire du syndicalisme, choquait extrêmement Henri Barreau et ses partisans, pour la stupide raison qu'il venait de débiter sa plaidoirie en faveur du syndicalisme en tant qu'arme numéro un de la mission des prêtres-ouvriers.

Voici à peu près le thème de son discours.

"Nous sommes prêtres, c'est évident, mais sommes-nous ouvriers ? Il ne suffit pas d'être en civil et de travailler en usine pour être un ouvrier, pour être naturalisé membre de la classe ouvrière. Toute notre formation sacerdotale classique va contre cette naturalisation ouvrière. Nous avons tout à apprendre des ouvriers avant de vouloir leur apprendre quelque chose. Or il n'y a qu'une école ouvrière valable, reconnue sans conteste par les ouvriers, c'est le syndicalisme de la CGT. Nous avons été bourrés d'anticommunisme, et c'est comme le cancer qui stérilise nos aptitudes naturelles et humaines à comprendre la formidable réalité vivante du communisme, non pas idéologique et philosophique, mais tel qu'il est vécu par les militants ouvriers en

lutte pour leur droit à être des hommes et non des robots. Tout notre sacerdoce doit aller dans ce sens d'une humanisation, d'une lutte pour que l'ouvrier devienne un humain complet, membre de la classe ouvrière. Comment christianiser ceux qui d'abord ne sont pas des hommes ? L'Évangile n'est recevable que par des hommes délivrés de la condition prolétarienne. Agissons pour cette délivrance, avec ceux qui mènent le combat voulu par Dieu ; ensuite nous serons autorisés à annoncer la libération spirituelle de Jésus".

Tel était l'essentiel d'un discours qui devait s'étaler sur plusieurs interventions, dites d'une voix lente et émouvante de sincérité, avec de longues digressions plus ou moins claires et utiles. Mais plus le discours de Barreau durait, et plus il se créait comme une sorte d'hypnose collective telle que lorsqu'il se taisait, l'assemblée ne réagissait plus que pour dire "amen". Jusqu'en 1955, Barreau devait développer sa technique de l'envoûtement verbal à un point de perfection que je n'ai jamais constaté ailleurs.

Le grand jour de la première réunion générale de prêtres-ouvriers nous étions déjà subjugués et unis avec enthousiasme. J'avais choisi Barreau. Je communiquais à mon curé, le Chanoine Deleuze, mon vif désir de faire partie de la Mission de Paris pour pouvoir bénéficier de l'influence de Barreau. Je disais à mon curé à quel point je croyais que Barreau ne proposait de dépassement du sacerdoce classique qu'à la condition -remplie par lui-même- d'en conserver l'essentiel de façon quotidienne.

C'est ainsi que j'allais participer à la Mission de Paris, sans toutefois y être nommé, jusqu'en 1955. La première rencontre avec Barreau se fit dans un restaurant ouvrier de la rue de Belleville, où il se trouvait à dîner avec toute son équipe de "fana". J'étais plus qu'ému d'y avoir été admis au bout de quelques séances. Je devins même le "poulain" de Barreau, et ce en partie grâce au fait que je plaisais à Marie Doreau, ancienne de la Mission de France féminine (section du Père Laporte) qui se trouvait être, dès 1951, la "future" femme de Barreau. Je devins l'intime de ce foyer en puissance, au point que Marie Doreau

voulut me marier à une de ses amies. J'y reviendrai plus précisément ; mais il fallait que j'explique pourquoi j'ai pu, par Barreau, connaître assez rapidement dès 1951 la plupart des secrets de l'entreprise.

Le premier était qu'on se foutait éperdument de Pie XII et de tous les évêques actuels, à commencer par les cardinaux Feltrin et Gerlier, qui représentaient pour nous le comble de l'hypocrisie pleurnicharde et déshumanisée.

Le deuxième était que nos vrais maîtres étaient ailleurs. Le Père Chenu, dominicain, était le plus influent ; mais le Père Teilhard de Chardin n'était pas inefficace. Toute une discrète équipe de théologiens actuellement célèbres et experts conciliaires (alors tous plus ou moins interdits par S.S. Pie XII) nous persuadait *"que nous étions appelés à changer l'Eglise sur tous les plans, même théologique, par la grâce de notre mission ouvrière et en son nom, que d'ailleurs Vatican II verrait bientôt le jour, et qu'il généraliserait à toute l'Eglise nos expériences de pilotes d'essai, qu'il y aurait du déchet parmi nous mais que les survivants occuperaient des postes clefs dans l'Eglise nouvelle."*

Le troisième secret était "la femme et l'amour humain en situation dialectique face à l'Amour divin et à l'Eglise". Le quatrième et principal tenait en cette simple formule : *"plus nous serons militants CGT jusqu'à devenir permanents CGT, et plus nous serons fidèles à notre mission de prêtres-ouvriers"*.

Nous nous réunissions chaque semaine, le lundi soir, rue de Charenton, dans une ancienne boutique louée par la Mission de Paris. Jean-Marie Marzio, premier lieutenant de Barreau, habitait l'arrière-boutique et nous faisait tous dîner avant la réunion, jusqu'au jour où nous fûmes trop nombreux et où seul un groupe d'élus eut ce privilège. Marzio était de Paris. Au séminaire Saint-Sulpice, il était considéré comme très équilibré et en même temps doué pour la sainteté. C'était vraiment le second de Barreau, en ceci qu'il pouvait accomplir certaines de ses performances oratoires et envoûtantes. Marzio avait en plus une sorte de charme quasi

mystique qui s'exprimait dans son sourire. Je ne crois pas que sans lui Barreau aurait pu pareillement nous subjuguier. Les séances duraient jusqu'à minuit à peu près, et consistaient essentiellement en monologues de Barreau relayés par quelques déclarations de ses partisans. Les autres se taisaient. J'en connais qui n'ont jamais ouvert la bouche en réunion. Il faut dire que tout était mis au point pendant la semaine et le week-end par le secrétariat composé de deux personnes : Barreau et Marzio.

Les pouvoirs de ce secrétariat étaient aussi absolus que ceux de Staline et s'exerçaient de façon analogue. Ceci veut dire qu'ils étaient efficaces parce que très bien renseignés sur tout ce que pouvait faire, dire ou penser n'importe lequel d'entre nous. Par le canal de la CGT, où Barreau d'abord, et Marzio ensuite, occupèrent dès 1952 des postes assez élevés de permanents ils pouvaient tout savoir sur l'attitude générale de chacun d'entre nous au travail quotidien. Puisque nous étions tous de la CGT. Quant à nos vies privées le contrôle passait par les femmes qui petit à petit vinrent marquer chacun d'entre nous d'une façon implacable, contrôle qui ne devait pas grand chose au hasard. J'en témoigne, puisque la femme du chef a voulu me marier dans les conditions suivantes, très abrégées.

J'avais déclaré à Marie Doreau que je voyais vaguement la raison qui justifiait le mariage des prêtres-ouvriers, raison qui se ramenait à ceci que Barreau nous instillait inlassablement dans le crâne : les ouvriers sont mariés, donc nous aussi sous peine de n'être jamais un vrai ouvrier. Mais je ne comprends pas, disais-je à Marie Doreau : Pourquoi ces dames sont-elles toutes moches et négligées ? Si je devais y passer, je ne pourrais supporter l'épreuve qu'en compagnie d'une fille belle et de bonne tenue, ayant du style... Marie Doreau fit tant et si bien qu'elle me trouva la femme idéale, en province d'ailleurs. Avec une habileté qui devenait de la perversité, cette Marie Doreau (femme Barreau) avait presque réussi dans son entreprise, quand la jeune femme et moi-même recûmes de Dieu l'ultime grâce qui nous fit vouloir une séparation. A signaler que Marie Doreau, furieuse, lança aussitôt contre moi la rumeur que je devais être anormal et que cela se comprenait

puisque j'avais tenu à conserver des liens avec un groupe d'anciens routiers scouts de France, dont j'avais été l'aumônier.

Ces jeunes hommes, en fait, m'ont beaucoup aidé à rester prêtre, parce que nous avons finalement formé une Communauté où je pouvais et devais être prêtre à cent pour cent, et non au rabais, pour ne pas dire plus. Il faut dire que, spontanément, tous mes confrères prêtres-ouvriers avaient suscité autour d'eux des communautés -style un peu catacombe, mais réaliste- et qu'ils y trouvaient vie et force par l'exercice fructueux de leur sacerdoce. Les Communautés étaient comme leur famille et permettaient d'excellents contacts avec les camarades de travail en dehors du travail. Du point de vue apostolique, c'était la seule méthode possible.

Il faut dire que Barreau, seul contre tous, réussit petit à petit à interdire cette vie communautaire à ses confrères (Marzio lui-même vivait en communauté). Le prétexte inventé pour cet assassinat fut que la communauté faisait écran entre le prêtre et le monde ouvrier, considéré essentiellement comme le parti communiste ; à la communauté on vivait le sacerdoce. Son travail fut génial sur ce plan décisif, et je ne pourrai raconter par quels subtils paliers son oeuvre évolutive fut menée.

Il fallait que le prêtre-ouvrier fût totalement absorbé par la lutte politico-syndicale et pour cela, il fallait qu'il fût marié. Ainsi échappait-il totalement à l'Eglise. Ce travail satanique ne se fit pas sans résistance. La plus importante se fit par mon intermédiaire, en 1954, au début de l'année.

Depuis un an déjà, j'avais médité sur ce problème du mariage qu'on voulait imposer et sur cette politisation totale de notre Foi... De plus j'avais été le seul à conserver ma communauté de vie religieuse.

Insensiblement, pour les autres comme pour moi-même, j'en vins à être l'opposition. Je recevais bien des confidences, et finalement j'acquis la certitude que le tandem Barreau-Marzio qui

nous domestiquait, n'était pas, ou peut-être pas, approuvé par la majorité.

Je trouvai en Jean-Claude Poulain, prêtre de Tours venu à la Mission de Paris, un ami qui se posait la même question que moi. Il était cependant permanent de la CGT. En bon technicien de manoeuvres de groupes, il obtint que le mandat de l'équipe Barreau-Marzio soit soumis de nouveau au vote. Et l'équipe Boyer-Poulain fit acte de candidature contre Barreau-Marzio. La campagne électorale fut très dure pour Poulain et moi. Barreau y déployait son talent devenu parfait pour nous écraser, nous rendre ridicules, voire même suspects de déviationisme, traîtres et flics. Le jour du vote ou plutôt le soir, au local de la rue Charenton, Barreau, en bon stalinien, voulut nous faire voter à main levée. Il comptait sur son prestige pour obtenir une victoire écrasante et je crois que la "terreur" était devenue telle qu'il aurait gagné. Mais Poulain, qui connaissait la manoeuvre, obtint que le vote se fasse à bulletin secret.

On dépouille les bulletins et voilà que Poulain et moi avons obtenu plus de 90 % des voix. Barreau était consterné, Marzio hébété. Le Père Hollande, notre supérieur - soliveau totalement inutile et sans autorité réelle - était rouge de stupéfaction et son adjoint le Père Maxime Hua disait:

"La roue de l'histoire tourne
"On peut même dire qu'elle tourne vite ..."

Je revois Jean-Claude Poulain ramassant les bulletins de vote en disant : "gardons la preuve en cas de contestations".

La semaine d'après, à la réunion, le Père Hollande déclarait l'élection cassée par le Cardinal Feltrin et l'équipe Barreau-Marzio remise d'office au secrétariat.

A l'époque Barreau et Marzio étaient tous les deux en état de concubinage officiel, et permanents de la CGT aussi fanatiques et communistes que possible. Comment le Cardinal avait-il pu nous

les donner pour chefs et modèles ? Comment avait-il pu briser autoritairement la volonté que 90 % des prêtres-ouvriers avaient manifestée clairement, volonté de revenir aux origines de notre mission et de la purifier des éléments étrangers qui étaient sur le point de la faire échouer ? Volonté qui correspondait exactement à celle de S.S. Pie XII telle que le Cardinal Feltin la connaissait bien et que Pie XII devait publier en 1955, lorsqu'il fut obligé de stopper l'expérience des prêtres-ouvriers ! On peut dire que cette décision d'un Cardinal contre la volonté commune des prêtres-ouvriers et du Pape a quelque chose qui relève de la plus haute trahison possible...

En fait le Cardinal était devenu le prisonnier d'une faction religieuse, celle qui triomphe aujourd'hui, en France surtout.

Il est vrai que les "meneurs de jeu" dans l'Eglise en France sont en gros des disciples de nos maîtres à nous, prêtres-ouvriers de 48 à 55, à moins qu'il ne soient les maîtres eux-mêmes : les thèses ne sont pas exactement identiques pour ce qui concerne l'apparence extérieure. On s'adapte aux gens, il y a des degrés, une filière, tout ce qui calme les inquiétudes... Il faut reconnaître que les textes votés au Concile et approuvés par S.S. Paul VI, bien que non dogmatiques au sens précis du mot, permettent des interprétations semblables aux thèses du Père Chenu à l'usage des prêtres-ouvriers lors des conférences qu'il nous donnait. On peut ne pas tirer ces conséquences, on peut montrer qu'elles contredisent d'autres textes ; il n'en reste pas moins qu'au nom de l'esprit du Concile, le jeune clergé et les membres de l'Action Catholique sont en train de suivre la même route que nous, quoique plus lentement et avec beaucoup plus d'hypocrisie : les méthodes d'anesthésie ont été améliorées grâce aux cobayes que nous avons été... Certes, plus de 60 % de ces cobayes ont perdu la foi, n'en déplaise aux statistiques officielles odieusement truquées. Mais qu'importe, puisque la science a progressé, cette science délicate qui fait perdre la foi au nom de l'Evangile, science des faux prophètes clairement démasqués par Jésus : "*c'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez*". A leurs fruits !...

Quand je pense à Olhagaray, prêtre basque à la foi vive, amené en 1955 à faire cette déclaration devant la Mission de Paris : *"Pour l'évolution nécessaire de l'Eglise au service du mouvement ouvrier, il faut bien changer un peu les dogmes. Oh ! pas les grands, non bien sûr !... mais les petits, pourquoi pas ? Comme l'Assomption, par exemple"*.

Je n'oublierai jamais non plus le Père de Lorgeril, ce saint Jésuite ouvrier, nous disant en 1955 : *"J'obéirai au Pape, je ne resterai pas avec vous, et voici pourquoi : Si je continue avec vous, je sais ce qui finira par nous arriver ; je perdrais la foi, telle que Jésus-Christ l'a enseignée, la foi qui annonce le Royaume de Dieu qui n'est pas sur la terre. Je deviendrai comme vous, un croyant du royaume de l'homme sur la terre. Et c'est pourquoi je sais qu'alors, comme vous, je me marierai."*

Un autre disait souvent :

"Vous ne m'empêchez pas de croire que Jésus est mort et ressuscité..."

L'Abbé Daniel, le fondateur avec l'Abbé Godin de la Mission de Paris, nous disait vers 1955 : *"La Mission de Paris a trahi ses promesses de 1947-48. Nous avons promis d'apporter l'Evangile. Aujourd'hui, nous en sommes arrivés, depuis plusieurs années, à ne jamais dire ensemble même un "Notre Père", jamais une messe commune, jamais Dieu n'est le centre de nos préoccupations. Nous ne sommes plus des prêtres, mais des militants communistes utilisant un baratin religieux"*.

Il faut dire que l'un des maîtres à penser, le Père Montuclard, fondateur de "Jeunesse de l'Eglise", mouvement condamné par Pie XII comme lui-même, nous enseignait inlassablement et sous toutes les formes : *"La socialisation doit précéder l'évangélisation, sinon nous perdons notre temps."*

L'Abbé Briffaut, qui était venu à la mission vers 1952, devait se lever un soir de 55 et nous dire, en proie à une émotion si violente qu'il pleurait en parlant, lui qui ne parlait presque pas, et

avait un caractère à la fois simple et équilibré : *"Nous sommes des petits cons, rien de plus. Nous voulons refaire l'Eglise de Jésus Christ et nous ne sommes même pas capables d'être des prêtres"*. Il avait quitté la salle immédiatement pour n'y plus jamais revenir. Il a malheureusement perdu la foi quand même.

Et l'Abbé Jean Gray, le professeur de dogme du séminaire de la Mission de France à Lisieux, me disait un soir où nous dînions ensemble dans un petit restaurant ouvrier : *"Tu vois, mon vieux, j'ai fait tout ce que je pouvais. Doctorat de théologie, étude de mystiques, oraison, prière, contemplation. Petit à petit tout est parti. Maintenant que je suis ouvrier, il ne me reste plus que le communisme, et encore !..."*

Il était venu à la Mission, lui aussi, vers 1952. L'air qu'on y respirait était tellement délétère, que rares furent ceux qui en réchappèrent.

(Dans une troisième partie (à paraître dans le Cep n°3), l'Abbé Boyer achèvera son témoignage par les réflexions que lui inspirèrent cette expérience des prêtres-ouvriers).

*

*

*

DIVERS La croix du Signal

Erigée en 1793, à 1308 mètres d'altitude, près de Léoncel (Drôme), cette croix avait été abattue par un ouragan en 1995. Une initiative privée a permis de la remplacer : le 25 mars 1997 un hélicoptère transportait sur le sommet de la Pierre-chauve une grande croix métallique aussitôt scellée dans le roc.

Ceux qui étaient présents au Colloque de Nevers ont pu entendre Gérard Chaigneau présenter toute cette opération. Reste à la financer. Toutes les contributions seront accueillies avec gratitude : chèque à l'ordre de M.Gérard Chaigneau (185 allée des Ombellifères, F-26500 Bourg-lès-Valence).

La mort clinique de Jésus sur la Croix

Considérations médicales

Dr Jean-Maurice CLERCQ

Résumé : S'appuyant d'une part sur une étude attentive des plaies du Crucifié (telles que nous les connaissons par le Linceul de Turin et le récit des Evangiles), et d'autre part sur les connaissances scientifiques actuelles (notamment médico-légales), le Dr Clercq tente une reconstitution des phases successives de cette mort lente que constitua la Passion : hématurie (sueur de sang), tétanie, acidose, déshydratation, ictère, etc., s'achevant par la perforation du poumon et du coeur. Outre son intérêt historique et scientifique, ce travail trouve son écho spirituel : s'identifier au Christ dans sa vie publique tout en négligeant son chemin de croix favoriserait le risque de graves illusions sur la nature de la vie chrétienne. De même, si tant est que l'épouse accompagne partout son époux, il est inévitable que l'histoire de l'Eglise connaisse une période analogue, de quelque manière, à la Passion. La méditation sur les causes qui ont agi il y a deux mille ans, pourrait ainsi ouvrir l'intelligence aux diverses causes aujourd'hui à l'oeuvre dans ce que certains auteurs¹ ont perçu comme une agonie de l'Eglise.

Lorsque les soldats romains arrivèrent à Jésus, après avoir brisé les jambes des deux autres crucifiés, ils constatèrent qu'Il était déjà mort. Un des soldats prit sa lance et l'enfonça profondément dans le côté droit.

Saint Jean, qui se tenait tout près de la croix avec Marie, vit alors sortir de la plaie, coulant sur les bords du fer de la lance, de l'eau et du sang. Ce geste du soldat romain signait la mort légale du condamné et Saint Jean qui en avait été témoin l'atteste : "*Celui qui l'a vu en a rendu témoignage et son témoignage est vrai afin que vous croyiez aussi*".

Les Saintes Femmes, présentes elles aussi sur les lieux, virent donner le coup de lance, et, si elles avaient encore pu conserver un doute sur la mort effective de Jésus, dès ce moment elles n'en eurent plus. Ceux qui par la suite ont gardé le tombeau

¹ Notamment le Cardinal Siri dans l'ouvrage intitulé précisément "*Gethsémani*"

du Sauveur le savaient, eux aussi, sinon Pilate n'aurait jamais consenti à restituer le corps de Jésus. Et cette garde, ce que ne précise pas l'évangéliste, était juive et a été montée dès la mise au tombeau, pour 24 heures d'abord, parce que c'était l'application stricte de la loi judaïque. Puis, devant le refus de Pilate d'envoyer une relève romaine, elle continua d'être assurée par le Temple jusqu'au matin de la Résurrection.

Les prêtres du Temple, les témoins de la Croix, tout comme les soldats romains et Pilate, savaient donc d'une manière indiscutable que Jésus était bien mort à la 9^{ème} heure de ce vendredi, veille du sabbat qui était aussi celle de la Pâque juive.

Aussi, lorsqu'au matin de la Résurrection les Saintes Femmes virent les anges et le tombeau vide, puis Jésus ressuscité, elles accoururent de toutes leurs forces au Cénacle où les Apôtres étaient toujours réfugiés pour leur annoncer cette nouvelle incroyablement extraordinaire : "Jésus est ressuscité !" Nul doute qu'ils leur crurent l'esprit dérangé par tous les événements qu'elles venaient de vivre. Cependant Jean et Pierre, intrigués, voulurent vérifier.

Lorsque Pierre vit le tombeau vide, avec le suaire plié, et le Linceul toujours en place mais vidé de son contenu, comme affaissé sur lui-même, gardant encore en mémoire la forme du corps qu'il avait contenu avec, autour, les liens qui avaient servi à le fermer, il ne "comprit" pas, -ce qui était dans la logique des choses. Mais Jean, par une lumière de l'Esprit-Saint, eut l'intelligence ouverte. Il crut alors à la résurrection du Sauveur et comprit le sens des Ecritures qui lui avait été caché.

Le soir même, Jésus apparut aux disciples toujours enfermés dans le Cénacle. Il leur montra ses mains et son côté. Mais Thomas, l'un des douze, était absent et ne voulut pas croire en la résurrection du Maître malgré tous les témoignages de ses compagnons qui s'efforçaient de le convaincre. "*Si je ne mets pas mon doigt dans la marque des clous et si je ne mets pas ma main dans la plaie du côté, je ne croirai pas*". Ne critiquons pas

Thomas. Croiriez-vous en la résurrection d'un condamné à mort qui a été exécuté en public et qui de surcroît a reçu le coup de grâce ? Il était donc normal et légitime que Thomas désirât voir les plaies des clous, preuves de la crucifixion, et celle du coeur, preuve de la mort. Ainsi put-il croire à l'incroyable.

Il est évident que la résurrection d'un corps mort cliniquement par supplice est un fait impossible auquel l'esprit se refuse d'adhérer. Et tel est bien le problème auquel se heurtent les rationalistes athées : le Christ n'a pu ressusciter ! Si celui qui s'est montré au Cénacle n'est pas un sosie, ce que les Evangiles affirment, Il n'a pu mourir sur la croix ; donc la mort n'était qu'apparente, un évanouissement profond ou un coma léger dont Il est ressorti ; le coup de lance ne fut que superficiel et non mortel, et c'est une fois rétabli qu'Il se montra à ses disciples. Nous avons sûrement tous, un jour ou l'autre, lu ou entendu ce genre d'argument de la part de ceux qui se refusent à croire en la Résurrection du Christ.

Puisque de nos jours, il n'existe plus aucun doute, tant sur le plan historique que scientifique ou épistémologique, que l'Homme du Linceul est bien Jésus de Nazareth, examinons les traces sanglantes que porte ce linge sous un angle médico-légal. En d'autres termes, analysons ce document qui est parvenu jusqu'à nous, pour chercher les preuves de la mort clinique du Christ.

Jésus a été la victime d'une crucifixion atroce que nous allons essayer de reconstituer sous l'angle médical.

Jésus fut allongé sur le sol, le corps dénudé ; les bourreaux maintinrent les bras sur le *patibulum*, partie horizontale de la croix, que le condamné portait attaché sur les épaules en se rendant sur les lieux du supplice. Puis à coups secs de maillet ils enfoncèrent un gros clou, terminé par une sorte de chapeau, dans chaque poignet, entre les os carpiens et l'os du radius du bras. En pénétrant dans cet espace², le clou, long d'une douzaine de

² Appelé espace de Destot ; le clou pénétrait entre l'os crochu, le grand os du carpe, le demi-lunaire et le pyramidal.

centimètres, ne fracturait aucun os et permettait une fixation solide sur le bois ; en revanche, en pénétrant dans le muscle du pouce, il lésait le nerf moteur sensoriel médian. Cette lésion provoquait immédiatement le repli réflexe du pouce vers la paume de la main et générait une vive douleur brûlante irradiant dans tout le bras et remontant jusqu'au cou où telle éclatait en une sorte de décharge électrique affreuse qui aurait dû provoquer l'évanouissement.

Ensuite, le patibulum était hissé et emboîté sur le sommet du montant vertical de la croix, fiché à demeure en terre, *le stipes*. Les pieds pendants étaient alors saisis par les bourreaux, appliqués à plat sur le *stipes* et fixé par un clou, pied par pied. Ce dernier enclouage était effectué entre le deuxième et le troisième métatarse, au centre du pied, lésant probablement les principaux nerfs. Si cette partie de la crucifixion était moins effroyable que celle des mains, les douleurs occasionnées n'en étaient pas moins vives, capables aussi à elles seules de provoquer un évanouissement. Le pied gauche revenant sur le pied droit³ verrouillait en quelque sorte les jambes par sa position semi-fléchie.

La crucifixion en elle-même n'engendre que peu de saignements, car elle ne lèse pas d'artères importantes, mais elle génère des douleurs atroces auxquelles très rapidement s'ajoute toute une série de crampes. Une tétanie musculaire extrêmement douloureuse envahit les jambes puis remonte dans presque tout le corps, de sorte qu'elle rend encore plus pénible la respiration, qui ne peut plus être qu'abdominale. Ces crampes résultent d'une accumulation de déchets métaboliques créant une acidose élevée dans les muscles (causée par la présence d'acide lactique).

Ainsi pendu aux clous de la croix, le corps de Jésus était envahi de haut en bas par la souffrance, incapable du moindre mouvement, la moindre parole devenant presque impossible.

Mais, par la position du corps en croix, la crucifixion, provoquait encore bien d'autres modifications biologiques, sources de nouvelles douleurs de nature différente.

³ C'est-à-dire que le pied droit, fixé en premier sur le bois de la croix, se trouve à nouveau transpercé par le clou du pied gauche posé sur le pied droit.

La sueur de sang (ou hématurie) de la nuit de Géthsémani, provoquée par une détresse psychologique intense, suivie de l'interrogatoire sous les coups, avait provoqué un affaiblissement important de Jésus, affaiblissement qui fut dramatiquement aggravé par une flagellation d'une violence inouïe⁴. Ce supplice avait déclenché une détresse cardio-respiratoire consécutive aux œdèmes importants engendrés aux séreuses du cœur et des poumons. Une telle diminution physique du Christ fit craindre aux bourreaux qu'il ne pût marcher jusqu'au Golgotha ; aussi lui enlevèrent-ils la pièce horizontale de la croix (le *patibulum*, pesant environ 20 Kg) qui lui était attachée aux épaules et dont le poids avait déjà causé plusieurs chutes.

Ainsi, l'affaiblissement de Jésus au Golgotha était tel que son organisme ne pouvait être en mesure de trouver en croix une "*compensation systémique*" efficace, mettant en oeuvre des mécanismes compensatoires de manière à accroître l'oxygénation des organes et des muscles, et à les débarrasser des déchets métaboliques lorsque les mécanismes locaux étaient défailants.

Cette compensation systématique s'effectue d'ordinaire par une augmentation de l'oxygénation grâce à l'accroissement de la cadence et de l'intensité respiratoire, et une adaptation locale de la musculature pour favoriser la circulation sanguine par l'ouverture de pré-capillaires et la fermeture d'anastomoses artéro-veineuses, mais aussi par l'augmentation du débit cardiaque et une redistribution du volume du sang vers les muscles au détriment de l'irrigation de la peau, du système digestif et des reins. Quand ces mesures compensatoires systémiques fonctionnaient, le crucifié

⁴ La loi juïque interdisait, en cas de flagellation, de dépasser le nombre de 40 coups de fouets : ils pouvaient déclencher une crise cardiaque susceptible d'entraîner la mort. Aussi pour être ainsi certain que ce nombre ne serait pas dépassé, les condamnations du Temple limitaient les flagellations à 39 coups. Pour ce qui concerne le Christ, le supplice, exécuté par des Romains, ne connaissait pas de limite au nombre de coups. Sur le Linceul, les traces visibles des coups (porté par un flagrum à deux lanières lestées aux extrémités) ont permis de les estimer à une centaine ... Ce qui donne une idée de la violence de cette flagellation qui ne s'est arrêtée que lorsque la fureur des bourreaux s'est apaisée devant le corps effondré de Jésus : ils craignirent de le tuer s'ils continuaient

pouvait rester des jours à survivre sur la croix, avant de mourir de soif. On comprend mieux l'horreur qu'inspirait la crucifixion, réservée aux esclaves et aux criminels, et par laquelle Jésus a voulu passer pour la Rédemption de nos fautes.

L'Homme du Linceul présente une forte dilatation de la poitrine, ainsi qu'une rigidité cadavérique installée qui indiquent que son organisme n'a pas été en mesure de mettre en oeuvre la "compensation systémique efficace" que nous venons d'évoquer, mais qu'il a été victime d'un phénomène de "*décompensation systémique*" qui s'est achevé dans la mort.

Cette décompensation provoque :

- l'augmentation de la température du corps (41° et plus) : dans le cas de contractures isotoniques des muscles, la totalité de l'énergie musculaire se transforme en chaleur et l'organisme met en oeuvre un mécanisme de refroidissement par radiation et transpiration, réalisé par la dilatation des vaisseaux sous-cutanés, au détriment de l'apport sanguin aux muscles, provoquant une déshydratation secondaire du corps.

- il en résulte une acidose métabolique importante (acide carbonique et acide lactique) produite par les muscles privés d'oxygène. Cette acidose n'arrive plus à être neutralisée, d'autant que la capacité respiratoire se trouve déjà réduite.

- la transpiration intense entraîne une déshydratation de l'organisme du crucifié avec perte de sels minéraux, et diminue encore le volume du sang circulant (déjà réduit par la sueur de sang, la flagellation, le port de la couronne d'épines et l'enclouement des membres), ce qui amenuise la circulation. Le rythme cardiaque commence à faiblir, réduisant encore l'oxygénation des muscles et l'élimination des déchets acides. Les muscles, devenant ischémiques (anémie locale par manque de sang), utilisent alors un métabolisme anaérobie, épuisant le sérum et accroissant encore l'acidose systémique. La soif devient intense. Elle nous est confirmée dans le texte évangélique.

- la redistribution du sang dans l'organisme ainsi épuisé est impérieuse pour retarder l'apparition de la mort par "choc hypovolémique" (insuffisance de masse volumique du sang). Le cerveau, le coeur, les muscles du diaphragme de la poitrine et de l'abdomen deviennent prioritaires, au détriment des membres (dont les extrémités se voient privées de sang). Cette compensation circulatoire augmente encore l'hyperthermie du corps, le taux d'épinéphrine dans le sérum, ainsi que l'excitation orthosympathique ce qui a pour conséquence de dilater plus encore le diaphragme de la cage thoracique et de rendre la respiration de plus en plus haletante et la parole quasiment impossible, sauf au prix d'un violent effort.

- l'augmentation importante de l'acidose métabolique déclenche un ictère hépatique (jaunisse) de type hémolytique, (c'est-à-dire une destruction massive des globules rouges et de l'hémoglobine du sang, qui ne peut plus coaguler), processus, en lui-même létal à terme, ici interrompu par une mort précoce.

- l'acidose continuant à s'élever atteint alors un tel niveau, qu'elle empêche la formation d'ATP (adénosine triphosphatée), ce qui met fin à la fonction métabolique des fibres musculaires, entraînant la mort et, aussitôt, l'apparition de la rigidité cadavérique dans les membres. Cette hyperextension de la cage thoracique et la rigidité des membres sont nettement constatables sur le Linceul de Turin.

On comprend ainsi pourquoi Jésus est mort après avoir poussé un dernier cri : "*Père, entre tes mains je remets mon esprit!*"

Il existe donc une parfaite concordance entre les textes évangéliques, l'image de Linceul et l'aspect médical de la crucifixion de Jésus-Christ. L'examen de l'homme du Linceul, qui est Jésus de Nazareth, suffit à lui seul pour établir qu'il est bien décédé des suites d'une crucifixion et qu'il était déjà en rigidité cadavérique lorsque l'image s'est formée :

- cage thoracique en hypertension

- pouces des mains rétractés
- jambes en position semi-fléchie (attitude sur la croix)
- tête inclinée sur l'avant de 25° (mesurée par la distance bouche-articulation sternoclaviculaire : de 16 cm sur un sujet de 1 m 78, ici de 9 cm seulement).

Rappelons pour mémoire : la rigidité cadavérique s'installe vers la troisième heure en temps normal ; ici elle apparaît dans les minutes qui suivent la mort, à cause des mécanismes de décompensation systémique, en commençant de haut en bas pour disparaître dans le même ordre deux à trois jours plus tard. L'image du Linceul, de ce point de vue, est donc conforme au délai évangélique (l'image s'étant formée à l'instant infime précédant la résurrection, soit 36 heures après la mise au tombeau).

Nous allons maintenant pousser plus en avant l'examen en nous attardant sur la plaie du coeur.

PLAIE DU COEUR

A- ASPECT

- 1- Position :
 - sur le côté droit de la poitrine
 - entre la 5^{ème} et la 6^{ème} côte, c'est-à-dire dans le 5^{ème} espace intercostal
- 2- Dimension :
 - 48 mm de longueur et 15mm de largeur
 - de forme ovale
- 3- Aspect de la tache :
 - nature : du sang humain (groupe AB)
 - dimension : 6 cm au plus large par 15 cm de hauteur
 - coulée : irrégulière, ondulée par la saillie des côtes moyennes et du muscle grand dentelé
 - la tache est plus épaisse dans sa partie supérieure
 - couleur : carminée (caractéristique du sang)

- des plages plus claires : présence d'un deuxième liquide incolore entremêlé au sang (sans s'y mélanger)

B- EXAMEN APPROFONDI

1- **La forme de la plaie** : elle est caractéristique, par sa forme et ses dimensions, de la trace d'un coup de lance romaine (type feuille de laurier) donné sur un cadavre (le coup porté à droite dénote une habitude militaire : éviter le côté gauche, protégé par le bouclier).

Pourquoi sur un cadavre et non un être vivant ?... Les lèvres d'une plaie de ce type restent ouvertes sur un cadavre alors qu'elles se referment sur un corps vivant.

2- **La tache de sang** : Nous avons fait remarquer que le sang provient d'un cadavre : le sang reste liquide à l'intérieur des vaisseaux d'un cadavre, mais, si la mort est récente, il coagule à sa sortie. Tout cela est conforme. Le fait que la tache de sang soit plus épaisse dans sa partie supérieure indique que la plaie a produit une coulée rapide et massive de sang. Si la coulée avait été lente, l'inverse se serait produit : le sang s'épaissit et coagule alors au fur et à mesure de l'écoulement.

D'où vient ce sang ? Certainement pas de la perforation du poumon droit, qui n'aurait provoqué qu'un très faible saignement. Il provient donc du cœur.

3- **Le liquide incolore** : intéressons-nous au trajet effectué par la lance pour atteindre le cœur.

Trajet : entre la 5^{ème} et la 6^{ème} côte, un peu en oblique.

1- Perforation de la plèvre pour atteindre le poumon : la flagellation avait provoqué une pleurite séreuse traumatique (pleurésie traumatique) : cette inflammation aiguë de la plèvre avait provoqué un épanchement très important de liquide pleural qui s'est échappé par la plaie. Ce liquide est incolore.

2- Perforation du poumon droit : comme nous l'avons dit, cela ne provoque pratiquement pas de saignement.

3- Perforation de la plèvre du poumon droit à la sortie de la lance qui arrive maintenant au coeur et qui libère à nouveau du liquide pleural.

Trajet effectué : 8 cm

4- Perforation du péricarde (séreuse qui enveloppe le coeur) : la flagellation avait aussi entraîné une hydropéricardite séreuse traumatique, c'est-à-dire un épanchement important de liquide péricardique, lui aussi liquide incolore qui s'échappe par la plaie ouverte.

5- Perforation de l'oreillette droite, remplie de sang (ainsi que la veine cave supérieure qui l'alimente). Sous la pression orthostatique, le sang jaillit le long de la lance à travers la plaie. Si la lance avait atteint le ventricule droit ou l'oreillette gauche, qui sont vides de sang, il ne se serait rien écoulé.

Les liquides pleural et péricardique sont incolores et ne se dissolvent pas dans le sang. Ils se sont écoulés et se sont mêlés au sang, ce qui est nettement visible sur le linceul. Ces parties claires ne peuvent pas avoir été provoquées par une rétraction du caillot ou une exsudation du sérum (partie liquide), car le sérum se serait alors étalé autour du caillot (et non pas mêlé). Ce liquide incolore ne peut être la conséquence d'un transsudat post-mortem : ceux-ci s'effectuent au bout de 48 h ; on peut estimer que la flagellation avait augmenté la quantité du liquide péricardique de 10 à 20ml et pleural de 100 à 200ml.

C- CONCLUSION MEDICALE

1- La cage thoracique en hyperextension, la rétraction des pouces de la main, la position semi-fléchie des jambes et la tête relevée de 25°, indiquent que le crucifié du Linceul était déjà en rigidité cadavérique lors de la mise en tombeau.

2- La forme de la plaie du côté indique que lorsque le coup fut porté, le crucifié était déjà mort.

3- Le coup de lance porté sur le côté droit eût été mortel à lui seul (s'il n'eût porté sur un cadavre) : la coulée de liquide incolore entremêlée avec la coulée sanguine indique que le coup a pénétré jusqu'au coeur.

4- Cet écoulement de liquide pleural et péricardique signe le fait que Jésus est mort très rapidement sur la croix, victime d'un phénomène de décompensation systémique fortement aggravé par une détresse respiratoire avec suffocation intense et par une détresse cardiaque aux douleurs précordiales déchirantes accompagnée d'une angoisse intense.

L'examen médico-légiste de l'image du Linceul du Christ, complété par la lecture des Evangiles, permet ainsi de dresser une liste non exhaustive des pathologies entraînées par Sa Passion :

- détresse psychologique intense avec angoisse (Gethsémani),
- hématurie (sueur de sang),
- froid,
- contusions diverses (coups, chutes lors du portement de la croix),
- faim par le jeûne absolu,
- fracture du nez,
- hémorragies (flagellation, couronnement d'épines, crucifixion),
- lésion des nerfs médians par l'enclouement des poignets,
- lésion des nerfs par l'enclouement des pieds,
- contractures et tétanie généralisées des membres et des muscles,

- détresse cardio-respiratoire intense provoquées par :
 - les hémorragies,
 - la pleurite exudative hémorragique et l'oedème pulmonaire dus à la flagellation (contusion pulmonaire)
 - la péricardite (oedème cardiaque par le liquide entourant le coeur) due à la flagellation ;

- suffocation respiratoire et asphyxie partielle sur la croix, entraînant une hypertension du thorax,
- épigastre rentré, hypogastre distendu,
- anémie secondaire,
- déshydratation totale avec soif intense,
- hémococoncentration,
- jaunisse hémolytique entraînant une anémie hémolytique,
- hyperpotassémie,
- altération de la thermorégulation,
- syndrome de déconditionnement,
- collapsus orthostatique.

On comprend ainsi pourquoi la survie de Jésus de Nazareth sur la croix n'a duré que trois ou quatre heures. Elle fut très courte, car habituellement chez les condamnés elle pouvait s'étendre sur une semaine selon la saison et leur condition physique. Généralement on mourait de soif sur la croix et il n'était pas rare que les crucifiés implorassent les passants de les lapider afin d'abrégier leur supplice. La crucifixion était considérée comme la condamnation à mort la plus horrible qui soit et était habituellement réservée aux esclaves ou aux assassins.

Affirmer que l'Homme du Linceul n'était pas mort de sa crucifixion relève donc d'un mensonge flagrant au simple examen médico-légiste de l'image mystérieuse qui nous est parvenue à travers 20 siècles.

* **

Cependant, l'examen de l'aspect médical de la Passion de Notre Seigneur permet de se demander si le Sauveur est bien mort d'une défaillance cardio-respiratoire ou, simplement, parce que sa Mission rédemptrice était achevée ?

Compte tenu du degré d'affaiblissement de Jésus à l'issue de sa nuit d'agonie morale à Gethsémani, et qui ne fit que s'accroître violemment, le Sauveur aurait dû mourir au cours de la flagellation, si ce n'est dès la mise en croix. Que Jésus ait encore

survécu sur la croix pendant trois longues heures est une impossibilité médicale : la mort aurait déjà dû survenir après plusieurs évanouissements précédant une syncope mortelle. Or cette dernière n'est pas apparue, même après l'enclouage. Notre Seigneur est toujours resté conscient en croix. Il en ressort que Jésus a voulu "*boire la coupe jusqu'à la lie*" comme Il l'avait accepté à Gethsémani ; Il a voulu souffrir jusqu'au bout et toucher le fond de la douleur dans sa globalité, comme aucun être humain ne l'a jamais vécu et n'aurait pu le supporter, vivant dans son esprit et dans sa chair toutes les formes de souffrances possibles, sans chercher à y échapper, de sorte que toute souffrance humaine de quelque nature et de quelque intensité qu'elle soit , tant physique que psychologique ou psychique, puisse rejoindre pour s'y fondre une des formes subies et acceptées par Jésus, du Mont des Oliviers au Calvaire.

Nous touchons ici le mystère de la Rédemption et de l'union à ce mystère par la souffrance chrétienne. Jésus accepta de mourir lorsque "*tout*" fut achevé, c'est-à-dire lorsqu'Il eut accompli toutes les formes et tous les degrés de souffrance nécessaires au rachat de l'humanité. Autrement dit, Il accepta d'achever sa mission lorsqu'elle arriva à son terme ; Il mourut lorsqu'Il le décida, confirmant ainsi que l'heure finale de sa mort provenait d'un libre choix en dépassant les limites des contraintes biologiques qu'Il transcendait. Sa mort résulta de l'acceptation de son sacrifice rédempteur par le Père et non d'une déficience biologique mortelle, sinon Il fût mort bien plus tôt.

Cette souffrance de la Passion que nous percevons à travers les Evangiles et les aspects médicaux, n'est en réalité que la partie infime d'un drame gigantesque dont les aspects psychologiques, psychiques et métaphysiques nous échappent. Nous ne saurons jamais en ce monde toute la grandeur et toute la profondeur de cet événement salvateur et douloureux qu'a voulu vivre Notre Seigneur.

Bibliographie

- 1-BARBET Pierre : *La Passion de N-S-J-C selon le chirurgien*-
Dillen, 1950

- 2-BONNET-EYMARD Bruno : *Le Saint Suaire*, tome II-CRC, 1990
- 3-CENTRO ESPAGNOL DE SINDONOLOGIA : *Linteum* 12- 13, 1994
- 4-*Identification scientifique de l'Homme du Linceul : Jésus de Nazareth ;*
Actes du Symposium scientifique international
de Rome 1993-F-X de Guibert, 1995
- 5-Congrès de Calgari 29-30 avril 1990 : *El Sudario de Oviedo y la Sindone de Turin, dos reliquias complementarias*
- 6-DEBOUT Michel, DURIGON Michel : *Médecine légale clinique, médecine et violence*, Ellipses, 1994
- 7-GRABWSKI-TOTORA : *Principes d'anatomie et de physiologie -*
De Boeck Université, 2ème édition, 1994
- 8-LIBERSA Claude : *Myologie, angéiologie, neurologie, topographie,*
fascicules 3 et 4.
- 9-OLIVIER Georges : *Ostéologie et arthrologie*, fascicule 2 : le squelette axial -Vigot, 1990
- 10- WIJFFELS Frans J.M. : *Medical aspect of roman crucifixion*,
Maastricht, 1988.

L'Historicité du Livre de Daniel **Dom Jean de Monléon O.S.B.**

Résumé : Depuis un demi-siècle, on s'est accoutumé insensiblement à l'idée que les livres "historiques" de la Bible n'étaient pas proprement historiques. Ce préjugé a certes le mérite d'éviter tout conflit avec l'histoire enseignée dans les manuels. Mais ce maigre butin s'achète au prix d'un reniement : renoncer à l'historicité de l'Écriture puis, en fin de compte, à son inspiration. Dom Jean de Monléon, dans cet extrait de son commentaire du Livre de Daniel, montre la faiblesse de cette position exégétique.

A cause même de sa précision, et de l'esprit surnaturel qui anime d'un bout à l'autre le livre de Daniel, son récit a été attaqué avec virulence par la critique rationaliste, qui ne veut y voir qu'un tissu d'inventions fabuleuses, sortis de l'imagination d'un faussaire. Elle affirme avec assurance que : "*l'ouvrage entier, dans son état actuel, doit être attribué à un écrivain de l'ère des Macchabées¹*", qui a dû le rédiger au début de la persécution d'Antiochus². "*Il s'insère remarquablement dans un ensemble d'oeuvres écrites au II^e siècle avant Jésus-Christ³*".

Daniel, à en croire ces savants auteurs, n'a jamais existé comme personnage historique. C'est un prête-nom, une fiction, un individu fabriqué de toutes pièces ; un héros symbolique, qui concrétise l'espérance du peuple juif, qui incarne son attente indéfectible d'une délivrance miraculeuse, malgré les épreuves sous lesquelles il s'effondre, malgré la terrible persécution que lui fait endurer Antiochus Epiphane. N'est-il pas évident que l'auteur est venu **après** cette persécution, puisqu'il la raconte si exactement ?

Saint Antoine rougissait de l'ignorance de son disciple, saint Paul le Simple, qui, au cours d'une conférence, avait demandé candidement si les prophètes chargés d'annoncer Jésus-Christ étaient venus avant ou après Lui⁴. Désormais, c'est la naïveté du

¹ Robert et Feuillet, *Introduction à la Bible*, t. I, p.700

² Steinman, *Daniel*, p.32

³ Ibid., p.28

⁴ Rufin, *Historia monachorum*, c. XXXI - Pat. Lat., T.XXXI, c. 458

célèbre abbé qui ferait sourire les exégètes. Saint homme, qui croyait encore que Dieu révélait vraiment l'avenir aux prophètes ! La haute critique nous a heureusement délivrés de ces conceptions enfantines.

Grâce à elle, tout le monde sait aujourd'hui que la prophétie n'est qu'un "genre littéraire" tenant à la fois de l'apocalypse et de la hagada. Seuls, des émules de Paul le Simple peuvent encore, au XX^e siècle, croire à l'historicité du récit de Daniel : les gens avertis, ceux qui ont atteint l'âge de la foi "adulte", comprennent qu'il n'y a là autre chose qu'une histoire édifiante, un récit moralisateur, présenté sous la forme d'un roman d'aventures extraordinaires, mélangé de visions allégoriques, et exposant le destin du monde sous la forme de luttes entre des puissances mauvaises⁵.

L'erreur, ici, pour le lecteur non prévenu, serait de croire que ce sont les "progrès de la science" qui ont obligé l'exégèse à ce changement d'attitude, et que les découvertes faites au XX^e siècle ne permettent plus d'admettre tel quel le récit de la Bible. Non, il faut le dire et le répéter hardiment, sans crainte d'être démenti : la science authentique, la recherche historique digne de ce nom, n'a jamais rien découvert qui infirme, si peu que ce soit, le récit traditionnel de Daniel, et qui oblige à reconsidérer l'exposé que le prophète nous fait de sa vie, et des lumières qu'il reçut. Ni les fouilles entreprises en pays biblique, ni le déchiffrement des inscriptions, ni les manuscrits de Qûmran ou d'ailleurs, n'ont amené au jour un document quelconque qui contredise formellement les données de l'Écriture ou de la Tradition. Les difficultés viennent, non des découvertes archéologiques elles-mêmes, mais des déductions que prétend en tirer la critique rationaliste.

L'une des causes qui entraînent celle-ci dans les erreurs où elle nage à plaisir, est sa méconnaissance de la haute valeur historique de la Bible. Non seulement elle ne tient aucun compte du caractère inspiré de ce livre divin, mais, même sur le plan humain, elle sous-estime étrangement le poids des témoignages

⁵ Steinman, p.32

qu'il apporte sur le passé. Les faits qu'il énonce sont mis au panier avec une désinvolture souveraine, tandis que la moindre inscription déchiffrée sur un tesson de vieux pot, ramassé par un chamelier dans le désert, s'auréole d'une autorité transcendante.

Le pape Léon XIII avait déjà déploré ce travers dans l'encyclique *Providentissimus*.

*"On doit s'affliger, disait-il, de ce que beaucoup d'hommes qui étudient à fond les monuments de l'antiquité, les moeurs et les institutions des peuples, et se livrent à ce sujet à de grands travaux, ont trop souvent pour but de trouver des erreurs dans les Livres Saints, afin d'infirmer et d'ébranler complètement l'autorité des Ecritures. Quelques-uns agissent ainsi avec des dispositions vraiment trop hostiles, et jugent d'une façon qui n'est pas assez impartiale. Ils ont grande confiance dans les livres profanes et dans les documents du passé, qu'ils invoquent comme s'il ne pouvait exister à leur sujet aucun soupçon d'erreur ; tandis qu'aux Livres sacrés, à la moindre apparence, au moindre soupçon d'erreur, ils refusent d'emblée leur créance, sans aucune discussion."*⁶

Le livre de Daniel nous fournit plusieurs exemples particulièrement caractérisés de cette étrange déviation. On y rencontre en effet au moins deux problèmes qui, déjà chez les anciens, ont fait couler des flots d'encre, et que les découvertes modernes n'ont pas réussi à résoudre : l'un concerne le roi Balthazar, l'autre son successeur, Darius le Mède. La Bible, en effet, nous apprend que le dernier roi assyrien de Babylone se nommait Balthazar, et elle répète jusqu'à sept fois⁷ qu'il était le fils de Nabuchodonosor. Mais des témoignages non négligeables venant à la fois des auteurs profanes et des inscriptions cunéiformes prétendent que ce dernier roi se nommait Nabonide, et laissent supposer que Balthazar serait seulement son fils, ou son lieutenant.

Il y a donc là un point obscur, que la science, en son état actuel, est impuissante à élucider. Pour arriver à y voir clair, le

⁶ *Oeuvres de Léon XIII*, édit. La Bonne Presse, t.IV, p.37

⁷ Dan., 5 : 2, 11, 13, 18, 22, II bis ; Baruch, 1 : 11, 12.

meilleur moyen n'est certainement pas d'éliminer à priori le document de beaucoup le plus sûr que nous possédions, à savoir : le texte inspiré. Admirens cependant la manière dont la critique lui règle son compte.

L'écrivain, dit-elle, "*connaît assez mal l'histoire babylonienne. Balthazar est donné (par lui) comme fils de Nabuchodonosor : or il était le fils de Nabonide, et non de Nabuchodonosor. On se trouve devant une donnée sûre, autour de laquelle se groupent des détails incertains*".

Ainsi, la "donnée sûre" en l'occurrence, ce n'est pas celle qui est fournie par la parole de Dieu : celle-là est écartée d'emblée, comme parfaitement négligeable. Elle doit céder le pas à une inscription péniblement déchiffrée sur un cylindre de terre cuite, découvert à Moghéir (l'ancienne Ur) où il est dit que Nabonide avait un fils qui s'appelait Balthazar !!! Si l'on veut bien considérer que le nom de Balthazar était aussi usité à la cour de Babylone que celui de Louis dans la famille des rois de France, on conviendra que l'argument est un peu maigre pour étayer une affirmation aussi catégorique. Raillant déjà les critiques de son temps, Huysmans disait qu'à force d'avoir peur de prendre les vessies pour des lanternes, ils prenaient les lanternes pour des vessies : un nom écrit sur une terre cuite par un auteur inconnu devient une lumière, tandis que la parole de Dieu est taxée d'ignorance et d'erreur.

Et voici maintenant comment est liquidée l'affaire de Darius le Mède : "*Le Gabaru historique est remplacé par un certain Darius le Mède, que l'histoire ignore totalement , que l'auteur Daniel a inventé pour les besoins de la cause*"⁸. Ainsi, un prince nommé et cité par la Sainte Ecriture dans des conditions précises, devient un personnage illusoire, tandis que le mystérieux Gabaru, ou Ugbaru, sur lequel nous n'avons que les données les plus falotes et les plus incertaines, est campé, lui, en personnage historique. "*L'histoire ignore l'existence d'un Darius le Mède, dit à son tour la Bible de Jérusalem. Les documents cunéiformes datés passent sans solution de continuité du dernier règne de la dynastie babylonienne à la prise de Babylone par Cyrus*"⁹ . On

⁸ Robert et Feuillet, I, p.698

⁹ B.J., Introduction, p.17

croirait vraiment, devant tant d'assurance, que nous détenons la liste des rois de Babylone, comme nous possédons celle des successeurs du maréchal de Mac-Mahon à la présidence de la III^e République. Or non seulement nous n'avons sur ces époques lointaines que des données très fragmentaires, mais, de plus, tout le monde sait que les écrivains de l'antiquité se faisaient de l'histoire une conception différente de la nôtre. Pour eux, cette science est essentiellement *magistra vitae*, une maîtresse de vie. Elle s'attache à chercher dans le passé des exemples à imiter, des fautes à éviter : c'est dans ce dessein d'abord qu'elle décrit les moeurs des peuples étrangers et les hauts faits des grands hommes. Elle se soucie fort peu des dates, et du déroulement ordonné des événements. Quand elle ne trouve rien de remarquable chez un prince, elle n'hésite pas à sauter son règne sans même le nommer.

Depuis un siècle, au prix d'une patience et d'un labeur auxquels on ne saurait trop rendre hommage, les assyriologues sont arrivés à reconstituer approximativement la succession des rois de Ninive et de Babylone. Cependant, quand on compare les listes établies par Maspero, il y a un demi-siècle, et celle que donnent les ouvrages récents, on est obligé de constater qu'elles présentent des divergences, tant pour les dates que pour les noms. Ce qui permet de penser que bien des rectifications sont encore possibles. Il est donc au moins prématuré de parler de l'histoire en ce domaine, comme d'une citadelle de certitude incontestable et incontestée, devant laquelle le pauvre écrivain sacré fait figure de père ignorantin.

Il est inadmissible que l'on puisse traiter avec un pareil dédain les assertions de l'Écriture, car il est manifeste qu'en vertu de ses qualités littéraires hors ligne, du génie des écrivains qui l'ont rédigée, du soin avec lequel elle a été reproduite et conservée, de la créance que lui ont accordée des générations et des générations, tant de juifs que de chrétiens, - au nombre desquels il faut compter des intelligences de la classe de saint Jérôme, saint Augustin, saint Grégoire le Grand, etc.,- son témoignage doit être tenu pour un document historique de première valeur.

Mais son autorité s'impose avec une force bien plus grande encore, quand on sait que le livre a été écrit sous le charisme de l'inspiration ; et que le Saint-Esprit a pris entièrement à son compte tout ce qu'il contient. On n'a plus le droit, dès lors, d'admettre en lui la possibilité même d'une erreur ou d'une inexactitude historique.

Est-il besoin de dire que jamais ni "la doctrine des Saints Pères", ni "le magistère de l'Eglise", n'ont émis, ou accepté le moindre doute sur la réalité objective du personnage de Daniel et de son histoire, telle qu'elle est rapportée dans la Bible ; sur le caractère surnaturel de ses prophéties, sur la vérité authentique des miracles qu'il raconte ?

Devant cet enseignement séculaire de l'Eglise, couvert par l'autorité du Saint-Esprit, les arguments des rationalistes ressemblent à ces flèches de petits enfants¹⁰ dont parle le livre des Psaumes : ils n'ont aucune prise sur ce bloc de diamant.

La vérité enfin oblige à dire que la critique moderne n'a rien inventé de nouveau. Déjà, dans l'antiquité, l'authenticité du livre de Daniel avait été niée par l'hérétique Porphyre, et saint Jérôme, tout au long de son *Commentaire*, ne cesse de montrer l'inanité de ses attaques. De nos jours, toutes les objections formulées dans le même sens ont été réfutées par les exégètes du début de ce siècle, tels que MM. Crampon, Fillion, Vigouroux, le P.Cornély, etc. Il n'y a qu'à les lire pour s'en persuader.

Sans doute les noms d'exégètes que nous venons de citer feront sourire aujourd'hui, par leur vétusté, les pionniers d'avant-garde, pour lesquels le "progrès" en ces matières s'identifie avec la dernière opinion émise par un écrivain "lambda", totalement inconnu du catholique moyen, mais dont l'autorité prend l'indice 2 s'il écrit en allemand ou en anglais, et l'indice 3, s'il est non catholique. Du moins les vénérables auteurs nommés plus haut ont-ils eu le mérite d'étudier sérieusement les questions controversées, d'en établir des réfutations solides, et surtout de rester fidèles au devoir du véritable exégète, qui est de défendre,

¹⁰ Ps. LXIII, 8

non pas tant le texte de l'Écriture lui-même, que la position de l'Église par rapport à ce texte, et le sens où elle l'entend.

Dans le compte-rendu des travaux de la VII^e Session de la Commission centrale préconciliaire, on lit ce passage que l'on ne saurait trop recommander à la méditation de tous ceux qui s'occupent de théologie, et surtout d'exégèse : "*Ce qui est décisif pour la connaissance de la vérité, c'est donc le sensus Ecclesiae, et non l'opinion des théologiens. C'est à l'Église que Dieu a livré non seulement la garde des Saintes Écritures, mais aussi le soin de les interpréter, et elles ne doivent être interprétées qu'au nom de l'Église et dans son esprit*¹¹".

*

*

*

¹¹ *Documentation catholique*, 15 juillet 1962, p.918

**Divers Le troisième millénaire...
ou le septième ?
Maurice Conat**

(La France dans la Parousie)

Après son "*Intelligibilité du Christianisme*", parue en 1992, notre ami Maurice Conat récidive et aborde, cette fois à partir des sources bibliques et patristiques, l'annonce du prochain millénaire.

Si, pour Dieu, mille ans sont comme un jour, le millénaire proche évoque inévitablement la semaine de la Genèse et sa projection en millénaires sur l'histoire. L'enseignement de l'apôtre Jean, de Barnabé, de saint Irénée est catégorique sur ce point. Et ils précisent même : l'an 2000 de notre ère marque le terme du cycle, la fin de l'histoire¹ et l'entrée dans le septième jour, désigné différemment dans la Bible, celui du Règne du Christ, roi et seigneur, qu'il appelle lui-même Son jour (de gloire) et celui de la Régénération du monde.

Il s'agit donc d'un ouvrage "d'actualité", au sens plein du terme, en souscription jusqu'à parution aux Editions Godefroy de Bouillon (113-119 rue Lecourbe, 75015 Paris). Prix de souscription : 100 F franco de port.

¹ Ndlr. On relèvera avec intérêt cette même expression de "fin de l'histoire" à l'autre extrémité de l'horizon intellectuel, sous la plume du philosophe nippon-américain Fukuyama, comme celle du Français Luc Ferry (*L'homme-Dieu ou le sens de la vie*).

Cervelle de moineau¹

Werner Gitt

Résumé : Qu'il s'agisse des os, des articulations, des poumons, de l'estomac, l'Oiseau en général - et ici le Moineau des champs - présente un grand nombre de traits remarquables. Ces particularités provoquèrent l'émerveillement des naturalistes depuis le dix-septième siècles. En montrant que l'Oiseau est fait pour voler, ils constituent en outre une réfutation pratique de la théorie darwinienne d'une "évolution" produite par le hasard.

Notre espèce est très répandue, c'est un fait. Nos piailleries sont fortes et dissonantes. Vous n'appréciez même pas notre modeste plumage. Notre voracité agace certains d'entre vous. Et pourtant, vous ne serez pas déçu de prêter un tant soit peu d'attention à l'arrogant moineau que je suis.

"Un moineau n'a rien d'extraordinaire", pensez-vous ! Selon vos critères, tout ce que l'on rencontre fréquemment est... ordinaire. Mais attendez ! Vous , les humains, êtes tout aussi nombreux que nous . Par conséquent, vous êtes également très communs. Oh, pardon... je suis vraiment trop impertinent !

En fait, je ne suis pas ce que vous pensez. Mon identité ? *"Moineau friquet"* ou plus simplement *"Moineau des champs"*. En aucun cas, je ne voudrais être confondu avec mon effronté de cousin, le grassouillet moineau domestique. Vous pouvez aisément me reconnaître à ma petite bavette grise et au point noir caractéristique sur ma joue blanche. Comme mon nom l'indique, je me tiens à quelque distance de vos habitations et préfère la campagne.

Créé pour voler.

Je suis destiné à voler, c'est pourquoi mon Créateur m'a construit comme un avion ; avec une précision et une perfection

¹ Extrait de *"Si les animaux avaient la parole"*, par Werner Gitt et Karl Vanheiden (Ed. CLV, 1994)

techniques hors pair : la moindre partie de mon corps est étudiée pour le vol.

Certains humains ont même l'audace de prétendre que nous descendons des reptiles. Pensez donc, les crocodiles seraient nos plus proches parents ! On veut même me faire avaler que l'existence des premiers moineaux remonterait à quelques 50 millions d'années. J'ai l'impression que l'on cherche à dissimuler l'aspect chimérique de ces opinions par une accumulation de millénaires... Mais laissons la théorie et considérons les faits. Vous en jugerez vous-même.

Une légèreté inimaginable caractérise les matériaux qui constituent mon corps. Presque tous mes os sont creux et remplis d'air. Ultra-légers, ils n'en sont pas moins solides. Nous serions incapables de voler si, à l'exemple des reptiles, nos os étaient remplis de moelle. Le poids total du squelette d'un parent éloigné, l'albatros, ne dépasse guère 120 à 150 grammes, en dépit de sa longueur (1 mètre) et de son envergure (3 mètres). Son plumage est plus lourd que toute son ossature. A l'inverse des sauriens, notre bassin, carrément soudé à la colonne vertébrale, confère au squelette la rigidité et l'élasticité indispensable à tout corps destiné au vol.

Un trou remarquable.

J'aimerais attirer votre attention sur un détail fort surprenant dans l'articulation de mon épaule. La cavité où s'emboîte l'humérus de mon aile présente un petit trou. Défaut de construction ? Pas du tout ! Cet orifice est traversé par un tendon qui joint mon minuscule muscle pectoral à ma clavicule (ou omoplate). Ce système génial me permet de soulever mon aile, détail indispensable au vol. Etes-vous toujours certain de mon ascendance, côté reptile ? Qui donc a bien pu percer ce trou et, de surcroît, enfile ce tendon ? Quant au crocodile, vous ne trouverez pas la moindre trace d'un orifice à cet endroit.

Tiens bon, petit coeur.

Cretch ! Cretch ! Au secours... Un épervier ! Où donc me cacher ? ... Ouf ! Une fois de plus je l'ai échappé belle ! Quelle menace ce prédateur représente pour nous ! Savez-vous qu'il est notre pire ennemi ? La moindre inattention peut nous être fatale car ses longues serres lui permettent de nous capturer à l'intérieur même des buissons les plus touffus. De nombreux autres prédateurs nous pourchassent : corbeaux, pies, chats, même les hommes ! Nous sommes constamment exposés. La chouette, elle aussi, nous attaque dans notre refuge nocturne. Impuissant, j'ai dû assister à un véritable drame. L'affreuse chouette chevêche fonça dans notre nid, en arracha mon époux et le dévora sous mes yeux. Atroce !

Malgré tous ces dangers, je sais que le Créateur prend soin de moi. La Bible affirme clairement : "*Dieu n'oublie pas le moindre petit passereau*". Quel privilège est le vôtre ! Vous avez infiniment plus de valeur que nous, puisque même les cheveux de votre tête sont comptés. Dieu témoigne à l'homme un amour particulier, en êtes-vous conscient ?

Savez-vous que le Créateur m'a doté d'un coeur extraordinairement résistant ? Il figure parmi les plus performants. Pendant que je vous parle, il bat plus de sept fois par seconde, exactement 460 fois à la minute ! Tout à l'heure, dans ma fuite pour échapper à l'épervier, mon pouls s'élevait à 760 pulsations à la minute, rythme indispensable pour me donner la capacité de voler.

Un super-outil.

N'hésitez pas à m'observer de plus près ! Vu de l'extérieur, mon bec, par exemple, semble être insignifiant, n'est-ce pas ? Mais, en réalité, c'est un chef-d'oeuvre du Créateur. Ultra léger, il est pourtant à la hauteur des plus dures exigences. On a calculé que sa corne possède une résistance à la traction atteignant 31 kilogrammes. En d'autres termes, si vous fabriquiez un filin de la même matière et que vous le fixiez à un point donné, il faudrait atteindre une longueur de 31 km pour qu'il s'arrache de son point

d'ancrage, entraîné par son propre poids. Or, la limite de résistance des matériaux de construction utilisés en aéronautique n'est que de 18 kilogrammes...

Prenons les jumelles.

Savez-vous que le poids total de mon crâne est inférieur à celui de mes deux globes oculaires ? Mais pourquoi en tirer des conclusions malveillantes concernant ma cervelle de moineau ? Mes yeux sont bien meilleurs que les vôtres et comptent sept à huit fois plus de cellules visuelles par unité de surface. Par conséquent, notre cervelle enregistre une image beaucoup plus nette . Si vous cherchiez à identifier un objet avec la même précision que la buse, il vous faudrait avoir recours à des jumelles (8x30). Ma vue de moineau n'est pas aussi perçante, j'en conviens, mais, comparée à la vôtre, elle est bien meilleure. Un biologiste a décrit notre oeil comme un chef-d'oeuvre de conception, d'efficacité et de capacité visuelle. Cet organe optique est classé parmi les meilleurs du monde des vertébrés. Aucun détail important ne doit nous échapper, même au cours du vol le plus rapide. C'est indispensable ! De plus, le Créateur nous a façonné un cou d'une extrême souplesse ; notre bec-outil peut ainsi atteindre sans peine chaque partie du corps. En position debout, essayer de toucher vos genoux avec votre front. Vous m'en direz des nouvelles... Il vous faudrait une grande souplesse et beaucoup d'entraînement ! Pour moi, cette flexibilité absolument vitale n'exige aucun effort particulier.

La digestion, parlons-en !...

- Que dites-vous ? Dieu m'aurait créé pour n'être qu'un oiseau vorace et inutile ?

- Un tel affront est inacceptable, et pour mon Créateur et pour moi-même !

- Savez-vous au moins ce que je mange ? Ah ! je m'en doutais. Qui s'y connaît le moins se vante d'en savoir le plus !

- Oh !... Excusez mon impertinence !... Mais reconnaissez qu'à l'instant, vous manquiez vraiment de politesse à mon égard !

En Chine, certaines personnes pensaient : "*Ces moineaux friquets nous dévorent trop de riz et de mil, chassons-les !*" Ma parenté a bien failli être exterminée. Mais quel étonnement pour les Chinois : les dégâts causés par la vermine étaient de loin plus importants que ceux occasionnés par les oiseaux... Quelle est donc notre véritable nourriture ? Elle se compose de petites bestioles que vous considérez comme nuisibles : hannetons, fourmis volantes, larves de tordeuses du chêne, anthonomes du pommier, pucerons, etc... Un véritable délice !

Puisque nous en sommes au repas, savez-vous comment fonctionne mon tube digestif ? Tout, dans mon organisme, est conçu en fonction du vol. Ma nourriture étant composée d'une forte proportion de protéines, un intestin exceptionnellement court me convient très bien. En revanche, des sucs digestifs très acides me sont indispensables. Inutiles de laisser peser trop longtemps les résidus, estima le Créateur. Je m'en débarrasse au plus vite, même en plein vol. Ha ! ha ! ha ! Plus d'une fois j'ai réussi ainsi à laisser ma "griffe" personnelle sur votre vêtement... Excusez-moi !

Plus génial encore, mon Créateur a tout simplement supprimé la vessie. Résultat ? Forme aérodynamique et réduction du poids. Mon urine, réduite à 80 % d'acide urique, se transforme en pâte blanche éliminée par le rectum. Astucieux, non ? L'eau nécessaire au processus d'évacuation est presque totalement réintroduite dans l'organisme. Je n'ai donc pas souvent besoin de "*faire le plein*".

Catapulte et couteau de poche.

Avez-vous un peu de patience ? Observez mes pattes ! Apparemment, il n'y a rien de particulier, mais là se dissimule pourtant une construction très raffinée.

En réalité, vous ne voyez que mes pieds. Tibias, genoux et fémurs sont cachés à l'intérieur de mon corps. Vous avez l'impression que je me tiens debout ? Mais non, je suis accroupi ! Cette position peut vous paraître inconfortable. Elle m'est pourtant très utile. Quand brusquement j'étends mes pattes, les muscles me catapultent littéralement en l'air et immédiatement mes ailes entrent en fonction. En cours de vol, je rentre aisément mon "*train d'atterrissage*" sous les plumes et j'exécute la manoeuvre inverse à l'atterrissage.

Peut-être avez-vous été intrigué de me voir, des heures durant, assis sur une branche et même dormir dans cette position ? Un mécanisme particulier resserre automatiquement mes phalanges autour de la branche. Un faisceau de tendons relie ces petits membres aux muscles du fémur. Quand je me pose sur un rameau, instantanément mon poids provoque à lui seul la tension des muscles et resserre mes phalanges autour de la branchette. De plus, certains tendons comportent de petites protubérances ; dès que je m'assieds, elles s'accrochent à de minuscules dents prévues exactement à cet endroit, à l'intérieur même de leur gaine. Les muscles restent ainsi tendus sans peine et m'évitent de tomber.

Le système est quelque peu différent pour les échassiers comme la cigogne ou le héron. Leur station debout prolongée nécessite une articulation spéciale du genou, dont le mécanisme ressemble à celui de la lame d'un canif qui s'enclenche...

Pourquoi pondre des oeufs ?

A votre avis, pourquoi, nous les oiseaux, ne donnons-nous pas naissance à notre progéniture, comme les mammifères, après gestation ? Ne le savez-vous pas ? Alors comment une femelle moineau, enceinte, pourrait-elle voler avec un gros ventre ? Et comment, réduite à ramper pendant sa "*grossesse*", pourrait-elle se nourrir ?

- Hum ! des oeufs !... C'est le système breveté de notre Créateur.

Sans être handicapée pour voler, la future maman dépose dans son nid, en moyenne, un oeuf par 24 heures. Ce rythme lui permet d'assembler rapidement sa ponte pour couvrir tous ses oeufs en même temps. Nous avons ainsi la faculté de mettre au monde plusieurs petits à la fois.

Couwer : tout un art !

- Couwer ! En voilà une corvée ennuyeuse, pensez-vous, sans intérêt, dans l'inaction et l'attente passive !

- Détrompez-vous ! Cela représente un vrai travail et beaucoup de doigté. Les petits qui se développent à l'intérieur des oeufs sont très sensibles. Une température précise, une humidité bien dosée ainsi qu'un libre échange de gaz sont absolument nécessaires à leur survie.

Seul notre Créateur pouvait concevoir une solution de protection aussi géniale. Avant même de commencer à pondre, la femelle perd son duvet à deux ou trois endroits du ventre ; une peau bien plus épaisse vient recouvrir ces petites surfaces. Les vaisseaux sanguins s'y multiplient par sept et leur diamètre augmente cinq fois. Simultanément, une masse de liquide s'accumule dans les cellules de ces "*taches-couveuses*". Par simple contact, ce "thermostat" communique instantanément la température des oeufs au cervelet de la mère ; cela permet, le cas échéant, une régulation directe. Si une bonne ventilation s'impose, elle en a conscience et va interrompre momentanément sa couvaision. Elle connaît le moment opportun et la fréquence pour retourner ses oeufs.

Vos savants ignorent encore totalement par quel processus ces informations sont transmises au cervelet et de quelle manière, au moyen de ses "*couveuses*", la mère-moineau communique à ses petits certaines indications précises. Pourtant, plusieurs affirment sans hésitation : "*ces capacités proviennent d'une évolution progressive !*" Si tel était le cas, comment mes ancêtres

hypothétiques auraient-ils pu mener à bonne fin leurs couvées, sans moyen de connaître la température de leurs oeufs ?

Je pourrais vous raconter bien d'autres merveilles : mon excellent système pulmonaire, le miracle du vol, la superstructure de mes plumes, mes instruments de navigation... Mais mon amie l'hirondelle s'en chargera bien mieux que moi.

A présent, j'aimerais bien savoir si vous êtes toujours persuadé que je descends d'une quelconque bête rampante. Mon Créateur ne porte point le nom de "*Hasard*" ou d' "*Evolution lente*". Il est Celui qui, le cinquième jour de la création, décréta : "*Que des oiseaux volent sur la terre vers l'étendue du ciel!*"¹

Il nous créa, chacun selon notre espèce. Dieu nous bénit et trouve en nous Son plaisir. Nous sommes Son chef-d'oeuvre. Vous aussi. Ne devrions-nous pas Lui rendre hommage, vous et moi ?

¹ Genèse 1:20

Courrier des lecteurs

Monsieur V.L. (Nord) nous écrit :

"J'ai bien reçu votre numéro 1 de la revue Le Cep, et vous en remercie. Je peux affirmer que la teneur de vos articles concorde parfaitement avec mes idées.

Je voudrais vous dire combien l'analyse de l'Abbé Boyer est juste. J'ai passé six ans au petit séminaire de Reims. Je n'ai jamais lu un ouvrage mystique ou religieux. Je me souviens d'avoir posé deux fois la question à mon directeur de conscience, sans obtenir de réponse. Tel était le drame des séminaires dans les années 55/60. Il est urgent de faire connaître la bonne parole.

J'envoie à Monsieur N. le numéro 1".

A propos de l'article d'A.Amassari, sur les origines du calendrier de Noël, Monsieur Yves Germain nous signale ces quelques lignes de saint Victorin de Poetavio (III^{ème} siècle) dans son "*Commentaire sur l'Apocalypse*" :

"Jean-Baptiste naît le 8 des calendes de juillet (24 juin) et il est circoncis aux calendes de juillet (1^{er} juillet). L'ange a adressé la parole à Marie le 8 des calendes d'avril (25 mars). Elisabeth disait qu'elle en était à son sixième mois. On en déduit que le Seigneur a été conçu le même jour que celui où il est ressuscité".

La grande horloge **Carl Christaki**

Sorti du Royaume des yeux,
Où le soleil était mon père,
Je rentre dans celui des Cieux
Où c'est le Seigneur qui m'éclaire.

De même, quand un pauvre vieux
Meurt, on lui ferme les paupières,
Trouvant cela fort ennuyeux,
Alors qu'il s'ouvre à la Lumière.

Que voit-il que je ne vois pas ?
Dit le bon vivant, incrédule,
Qui va vers sa mort, à grands pas.

Je vois l'Amour qui nous conduit,
Plus sûrement que la pendule,
A l'heure du bel aujourd'hui,

Où l'Ame vit en plénitude

*

*

*